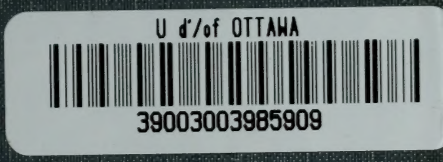
PQ
2459
8A172
1913



Universitas
BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/pomeslesflaman00verh

POÈMES

DU MÊME AUTEUR

Poésie

POÈMES..... 1 vol.

POÈMES, nouvelle série..... 1 vol.

POÈMES, IIIe série..... 1 vol.

LES FORCES TUMULTUEUSES..... 1 vol.

LES VILLES TENTACULAIRES, précédées des CAMPAGNES HALLUCINÉES..... 1 vol.

LA MULTIPLE SPLENDEUR..... 1 vol.

LES HEURES CLAIRES, suivies des HEURES D'APRÈS-MIDI. 1 vol.

LES VISAGES DE LA VIE, suivis des DOUZE MOIS..... 1 vol.

ALMANACH (chez Dietrich, à Bruxelles)..... 1 vol.

PETITES LÉGENDES (chez Deman, à Bruxelles)..... 1 vol.

TOUTE LA FLANDRE (chez Deman, à Bruxelles)..... 4 vol.

Théâtre

LES AUBES, drame lyrique en 5 actes (chez Deman, à Bruxelles)..... 1 vol.

DEUX DRAMES (*Le Cloître — Philippe II.*)..... 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

—

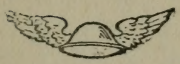
Poèmes

LES FLAMANDES

LES MOINES — LES BORDS DE LA ROUTE

AUGMENTÉS DE PLUSIEURS POÈMES

SEPTIÈME ÉDITION



Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Trois exemplaires sur Japon impérial numérotés de 1 à 3,
Douze exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 4 à 15.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

6382

PQ
2459
.V8A172
1913

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

LES FLAMANDES

1883

A Léon Cladel.

LES VIEUX MAITRES

Dans les bouges fumeux où pendent des jambons,
Des boudins bruns, des chandelles et des vessies,
Des grappes de perdrix, des grappes de dindons,
D'énornes chapelets de volailles farcies,
Tachant de leur chair rose un coin du plafond noir,
En cercle, autour des mets entassés sur la table,
Qui saignent, la fourchette au flanc dans un tranchoir,
Tous ceux que pesamment la goinfrerie attable,
Craesbeke, Brakenburgh, Teniers, Dusart, Brauwer,
Avec Steen, le plus gros, le plus ivrogne, au centre,
Sont réunis, menton gluant, gilet ouvert,
De rires plein la bouche et de lard plein le ventre.
Leurs commères, corps lourds dont se bombent les chairs

Dans la nette blancheur des linges du corsage,
Leur versent, à jets longs, de superbes vins clairs,
Qu'un rai d'or du soleil égratigne au passage,
Avant d'incendier les panses des chaudrons.
Elles, ces folles, sont reines dans les godailles,
Que leurs amants, goulus d'amours et de jurons,
Mènent comme au beau temps des vieilles truandailles,
Tempes en eau, regards en feu, langue dehors,
Avec de grands hoquets, scandant les chansons grasses,
Des poings brandis soudain, des luttes corps à corps
Et des coups assénés à broyer leurs carcasses,
Tandis qu'elles, le sang toujours à fleur de peau,
La bouche ouverte aux chants, le gosier aux rasades,
Après des sauts de danse à fendre le carreau,
Des chocs de corps, des heurts de chair et des bourrades,
Des lèchements subis dans un embrassement,
Toutes moites d'ardeurs, tombent dépoitraillées.
Une odeur de mangeaille au lard, violemment,
Sort des mets découverts ; de larges écuellées
De jus fumants et gras, où trempent des rôtis,
Passant et repassant sous le nez des convives,
Excitent, d'heure en heure, à neuf, leurs appétits.
Dans la cuisine, on fait en hâte les lessives
De plats vidés et noirs qu'on rapporte chargés;

Le sel brille ; les saucières collent aux nappes ;
Les dressoirs sont remplis et les celliers gorgés.
Au-dessus des poëlons où cuisent ces agapes
Pendent à des crochets paniers, passoires, grils,
Casseroles, bougeoirs, briquets, cruches, gamelles ;
Dans un coin, deux magots exhibent leurs nombrils,
Et trônent, verre en main, sur deux tonnes jumelles ;
Et partout, à chaque angle ou relief, ici, là,
Aux verroux d'une porte, aux cuivres d'une armoire,
Au pilon des mortiers, aux hanaps de gala,
Sur le mur, à travers les trous de l'écumoire,
Partout, à droite, à gauche, au hasard des reflets,
Scintillent des clartés, des gouttes de lumière,
Dont l'énorme foyer — où trois rangs de poulets
Rôtissent embrochés sur l'ardente litière —
Asperge, avec le feu qui rougit le festin,
Le décor monstrueux de ces grasses kermesses.

Nuits, jours, de l'aube au soir et du soir au matin,
Eux, les maîtres, ils les donnent aux ivrognesses.
La farce épaisse et large en rires, c'est la leur :
Elle se trousse là, grosse, cynique, obscène,
Regards flambants, corsage ouvert, la gorge en fleur,
La gaîté secouant les plis de sa bedaine.

Les uns, Brauwer et Steen, se coiffent de paniers,
Brakenburgh cymbalise avec deux grands couvercles,
D'autres râclent les grils avec les tisonniers,
Affolés et hurlants, tous soûls, dansant en cercles,
Autour des ivres-morts, qui roulent, pieds en l'air.
Les plus vieux sont encor les plus ardents à boire,
Les plus lents à tomber, les plus goulus de chair,
Ils grattent la marmite et sucent la bouilloire,
Jamais repus, jamais gavés, toujours vidant,
Leur nez luit de lécher le fond des casseroles ;
D'autres encor font rendre un son rauque et mordant
Au crincrin, où l'archet s'épuise en cabrioles.
On vomit dans les coins ; des enfants gros et sains
Demandent à téter avant qu'on les endorme,
Et les mères, debout, suant entre les seins,
Bourrent leur nourrisson de leur téton énorme.
Tout gloutonne à crever, hommes, femmes, petits ;
Un chien s'empiffre à droite, un chat mastique à gauche ;
C'est un déchaînement d'instincts et d'appétits,
De fureurs d'estomac, de ventre et de débauche :
Explosion de vie, où ces maîtres gourmands,
Trop vrais pour s'affadir dans les afféteries,
Campaient, gaillardement, leurs chevalets flamands
Et faisaient des chefs-d'œuvre entre deux soûleries.

LA VACHÈRE

Le mouchoir sur la nuque et la jupe lâchée,
Dès l'aube, elle est venue au pacage, de loin ;
Mais sommeillante encore, elle s'est recouchée,
Là, sous les arbres, dans un coin.

Aussitôt elle dort, bouche ouverte et ronflante ;
Le gazon monte autour du front et des pieds nus ;
Les bras sont repliés de façon nonchalante,
Et les mouches rôdent dessus.

Les insectes de l'herbe, amis de chaleur douce
Et de sol attiédi, s'en viennent, à vol lent,
Se blottir, par essaims, sous la couche de mousse,
Qu'elle réchauffe en s'étalant.

Le pacage, de sa flore lourde et charnelle,
Encadre la dormeuse à souhait : comme en lui,
La pesante lenteur des bœufs s'incarne en elle
Et leur paix lourde en son œil luit.

La force, bossuant de nœuds le tronc des chênes,
Avec le sang éclate en son corps tout entier :
Ses cheveux sont plus blonds que l'orge dans les plaines
Et les sables dans le sentier.

Ses mains sont de rougeur crue et rêche ; la sève,
Qui roule, à flots de feu, dans ses membres hâlés,
Bat sa gorge, la gonfle, et, lente, la soulève
Comme les vents lèvent les blés.

Midi, d'un baiser d'or, la surprend sous les saules,
Et toujours le sommeil s'alourdit sur ses yeux,
Tandis que des rameaux flottent sur ses épaules
Et se mêlent à ses cheveux.

ART FLAMAND

I

Art flamand, tu les connus, toi,
Et tu les aimas bien, les gouges,
Au torse épais, aux tétons rouges;
Tes plus fiers chefs-d'œuvre en font foi.

Que tu peignes reines, déesses,
Ou nymphes, émergeant des flots,
Par troupes, en roses îlots,
Ou sirènes enchanteresses,

Ou Pomones aux contours pleins,
Symbolisant les saisons belles,
Grand art des maîtres, ce sont elles,
Ce sont les gouges que tu peins.

Et pour les créer, grasses, nues,
Toutes charnelles, ton pinceau
Faisait rougeoyer sous leur peau
Un feu de couleurs inconnues.

Elles flamboyaient de tons clairs,
Fières, et soulevant leurs voiles;
Et leurs poitrines sur tes toiles
Formaient de gros bouquets de chairs.

Les Sylvains rôdaient autour d'elles,
Ils se roulaient, suant d'amour,
Dans les broussailles d'alentour
Et les fourrés pleins de bruits d'ailes.

Ils amusaient par leur laideur;
Leurs yeux, points ignés trouant l'ombre,
Illuminaient, dans un coin sombre,
Leurs sourires, gras d'impudeur.

Ces chiens en rut cherchaient des lices ;
Elles, du moins pour le moment,
Se défendaient, frileusement,
En resserrant soudain leurs cuisses.

Et telles, plus folles encor,
Arrondissant leurs hanches nues,
Et leurs belles croupes charnues,
Où cascadaient leurs cheveux d'or,

Les invitaient aux assauts rudes,
Les excitaient à tout oser,
Bien que pour le premier baiser
Ces ardentes fissent les prudes.

II

Vous conceviez, maîtres vantés,
Avec de larges opulences,
Avec de rouges violences,
Les corps charnus de vos beautés

Les femmes pâles et moroses
Ne miraient pas dans vos tableaux,
Comme la lune au fond des eaux,
Leurs langueurs et leurs chloroses.

Vos pinceaux ignoraient le fard,
Les indécences, les malices
Et les sous-entendus de vices,
Qui clignent de l'œil dans notre art.

Et les Vénus de colportage,
Les rideaux à demi tirés,
Et les seins voilés, mais éclairés,
Dans l'angle d'un décolletage,

Les sujets vifs, les sujets mous,
Les Cythères des bergeries,
Les pâmoisons, les hystéries,
L'alcôve. — Vos femmes à vous,

Dans la splendeur des paysages,
Et des palais, lambrissés d'or,
Dans la pourpre et dans le décor
Somptueux des anciens âges,

Vos femmes suaient la santé,
Rouge de sang, blanche de graisse;
Elles menaient les ruts en laisse
Avec des airs de royauté.

LES PLAINES

Autour du plus petit village, où le clocher,
Aigretté d'un coq d'or et reluisant d'ardoises,
Grandit, sur des maisons hautes de quelques toises,
Auprès du bourg pêcheur et du bourg maraîcher,
Ici, où les talus barrent soudain la vue,
Là-bas, où des bœufs noirs beuglent dans les terreaux,
Où des charges de foin passent par tombereaux,
Et puis encor, plus loin, où la voile entrevue,
Toute rouge, sur fond diaphane et vermeil,
Fait deviner les flots, la chanson matinière
Des marins qui s'en vont au large, et la rivière
Que sabrent les rayons lamés d'or du soleil,
Partout, soit champs de lins, partout, soit champs d'aveines,
Coin de seigle, carré de trèfle, angle de pré,

Partout, jusqu'au delà de l'horizon pourpré,
La verte immensité des plaines et des plaines !

I

Sous les premiers ciels bleus du printemps, au soleil,
Dans la chaleur dorée à neuf, elles tressaillent,
— Landes grises encore et lentes au réveil, —
Et ne se doutent pas que les sèves travaillent,
Tellement le sol tarde à secouer l'hiver.
Même, quand les vergers dressent les houppes blanches
De leurs pommiers, que la feuille, papillon vert,
S'est attachée et bat de l'aile au long des branches,
Quelques terreaux encor boudent compacts et nus.
L'eau des fossés déborde et les terres sont sales,
L'orée et le sentier boueux, les bois chenus,
Bien que Mars ait craché ses poumons en rafales.
Pourtant l'on voit déjà des groupes de fermiers,
Avec leurs lourds chevaux, lustrés de blancheurs crues,
Dans les champs, divisés par cases de damiers,
Couper le sol massif, au tranchant des charrues.

Déjà l'on sème. Un grand vieillard, qui va rêvant,
Semoir autour des reins, jette à pleines poignées
Les graines d'or, qu'abat un brusque coup de vent.
Les sillons sont à point ; les bêches alignées
Reluisent d'un feu blanc sous les coups du soleil,
Et Mai paraît, le mois des fleurs aromatiques,
Et servantes et gars, en rustique appareil,
Habits usés, bras nus, sabots au bout des piques,
Vont de l'aurore au soir fatiguer les labours.
Voici : les champs sont pleins, les fermes délaissées,
On en remet la garde aux chiens veilleurs des cours ;
La glèbe, avec des mains calleuses, convulsées,
Avec fièvre, avec joie, avec acharnement,
La glèbe, pied par pied, coin par coin, est conquise ;
Partout la lutte et la sueur, le groupement
Des efforts inclinés sur la moisson promise :
Femmes sarclant le lin, hommes tassant l'engrais,
Chevaux traînant la herse à travers les cultures,
Tandis que tout autour, sous le ciel pâle et frais,
Les trèfles verts, les foins en fleur, les emblavures,
Les taillis, que l'on voit bondir sous le vent clair,
Les jardins, les enclos, les herbes, les fleurettes,
Roulent leur bonne odeur excitante dans l'air,
Où chante, ailes au vent, un millier d'alouettes.

II

Sous les éclats cuivrés et flambants du soleil
Languit la frondaison des chênes ; sur les routes
Un sable jaune et fin cuit dans un lourd sommeil ;
Au ras des fossés verts les mousses sèchent toutes.

Alors par au-dessus des champs, un large vent,
Un vent du Sud, traînant, voluptueux, oppresse,
Avec le va-et-vient de son souffle énervant,
La campagne vautrée en sa molle paresse.

Un tressaillement d'or court au ras des moissons,
La terre sent l'assaut du rut monter en elle,
Son sol générateur vibrer de longs frissons,
Et son ventre brûler de chaleur éternelle.

De partout sort le flot des germes fécondants,
Condensés en nuage épaissi de poussières
Et qui descend baigner d'amour les blés ardents.
On croirait voir fumer de géantes braisières,

Des débris d'incendie encor chauds. Chaque arpent,
Chaque tige entr'ouverte est entourée et prise,
Des vibrions en font l'assaut, éperdument,
Et l'union se fait en des moiteurs de brise.

III

La Flandre — au coup de col de ses gros chevaux roux,
Bavochant de l'écume au branle de leur tête
Et pieds gluants — traînait son vieux travail de bête
Par à travers les blocs de ses lourds terreaux mous.

De la graisse d'humus et de labour, fondue,
Coulait dans le vent d'or d'automne — et lentement
Toute la plaine enflait sous ce débordement
De vie éparse aux quatre coins de l'étendue.

C'étaient, à l'angle clair d'un bois et d'un marais,
Des gars cassant la terre, avec de grandes bêches ;
On entendait leurs corps gémir d'ahans revêches
Et, d'un rythme visqueux, tomber des tas d'engrais.

Plus loin. les servantes se démenaient par groupes,
En mouchoirs roux, en sabots noirs, en jupons bleus;
Et se baissaient-elles : leurs reins, pliés en deux,
Faisaient surgir du sol, monstrueuses, leurs croupes.

Et tout au loin, l'Escaut poussait son flux vermeil,
Par au delà des prés et des digues masquantes,
Et les bateaux cinglaient, toutes voiles claquantes,
Leur proue et leurs sabords souffletés de soleil.

IV

Voici les nuits longues, les jours blafards,
Novembre emplit d'hiver l'immense plaine morne,
Où tout est boue et pluie et se fond en brouillards,
Où nuit et jour, matin et soir, l'ouragan corne.

Villages et hameaux geignent au vent du Nord;
L'humidité flétrit les murs de plaques vertes;
La neige tombe et pèse et lourdement s'endort
Sur les chaumes groupant entre eux leurs dos inertes

Le fleuve, à clapotis rudes, fouette son bord.
Dans les bouleaux, plantés en rangée équivoque
Sur les digues, un nid d'oiseau ballotte encor,
Un seul — et lentement la bise l'effiloque.

Des bruits lointains et sourds sortent des horizons,
Comme des grondements venus du bout des mondes,
Ils passent, tristes vents des funèbres saisons,
Et sonnent le néant dans leurs notes profondes.

La terre geint et crie à les subir, les bois
Ont des plaintes d'enfant, des râles et des rages,
A se sentir pliés et domptés sous leur poids,
Dans un cassement sec et brutal de branchages.

Ils s'acharnent au ras des champs planes et mous,
Cinglant les nudités scrofuleuses des terres,
La végétation pourrie — et leur remous
Abat sur les chemins les ormes solitaires.

Et dans la plaine vide, on ne rencontre plus
Que sur les chemins noirs de poussifs attelages,
Que des voleurs, le soir, le matin, des perclus,
Se traînant mendier de hameaux en villages,

Que de maigres troupeaux, rentrant par bataillons,
Sous les soufflets du vent, avec des voix bêlantes,
Que d'énormes corbeaux planants, aux ailes lentes,
Qu'ils agitent dans l'air ainsi que des haillons.

KATO

Après avoir lavé les puissants mufles roux
De ses vaches, curé l'égout et la litière,
Troussé son jupon lâche à hauteur des genoux,
Ouvert, au jour levant, une porte à chatière,

Kato, la grasse enfant, la pataude, s'assied
Un grand mouchoir usé lui recouvrant la nuque,
Sur le vieil escabeau, qui ne tient que d'un pied,
Dans l'ombre dense, où luit encore un noctiluque.

Le tablier de cuir rugueux sert de cuissart;
Les pieds sont nus dans les sabots. Voici sa pose :
Le sceau dans le giron, les jambes en écart,
Les cinq doigts grapilleurs étirant le pis rose.

C'est sa besogne à l'aube, au soir, au cœur du jour,
De venir traire et bousculer gaiement ses bêtes,
En songeant d'un œil vague aux bombances d'amour,
Aux baisers de son gars dans les charnelles fêtes,

De son gars, le meunier, un gros rustaud râblé,
Avec des blocs de chair bossuant sa carcasse,
Qui la guette au moulin, tout en veillant au blé,
Et la bourre de baisers gras, dès qu'elle passe.

Mais son étable avec ses vaches la retient ;
Elles sont là, dix, vingt, trente, lourdes de graisse,
Leur croupe se haussant dans un raide maintien,
Leur longue queue, au ras des flancs, ballant à l'aise.

Propres? Rien ne luit tant que le poil de leur peau;
Fortes ? Leur cuisse énorme est de muscles gonflée;
Leur grand souffle, dans l'auge emplie, ameute l'eau,
Leur coup de corne enfonce une cloison, d'emblée.

Elles mâchonnent tout d'un appétit goulu :
Glands, carottes, navets, trèfles, sainfoins, farines,
Le col allongé droit et le mufle velu,
Avec des ronflements satisfaits de narines,

Avec des coups de dents donnés vers le panier,
Où Kato fait tomber les raves qu'elle ébarbe,
Avec des regards doux fixés sur le grenier,
Où le foin, par les trous, laisse flotter sa barbe.

L'écurie est construite à plein torchis. Le toit,
Très vieux, très lourd, couvert de chaume et de ramées,
Sur sa charpente haute étrangement s'asseoit
Et jusqu'aux murs étend ses ailes déplumées.

Les lucarnes du fond permettent au soleil
De briller à travers leurs toiles d'araignées,
Et, le soir, de frapper d'un cinglement vermeil
Les marbres blancs et roux des croupes alignées.

Mais, au dedans, s'attise une chaleur de four,
Qui monte des brassins, des ventres et des couches
De bouse mise en tas, pendant que tout autour
Bourdonne l'essaim noir et sonore des mouches.

Et c'est là qu'elle vit, la pataude, bien loin
Du curé qui sermonne et du fermier qui rage,
Qu'elle a son coin d'amour dans le grenier à foin,
Où son garçon meunier la roule et la saccage,

Quand l'étable profonde est close prudemment,
Que la nuit autour d'eux répand sa somnolence,
Qu'on n'entend rien, sinon le lourd mâchonnement
D'une bête éveillée au fond du grand silence.

LA FERME

A voir la ferme au loin monter avec ses toits,
Avec ses colombiers et ses meules en dômes
Et ses greniers coiffés de tuiles et de chaumes,
Avec ses murs carrés, avec ses pignons droits,

A voir la ferme au loin monter dans les verdures,
Reluire et s'étaler dans la splendeur des mais,
Quand l'été la chauffait de ses feux rallumés
Et que le vent chantait dans les jeunes ramures ;

Si grande semblait-elle, avec ses rangs de fours,
Ses granges, ses hangars, ses étables, ses cours,
Ses poternes de vieux clous noirs bariolées,

Son verger luisant d'herbe et grand comme un chantier,
Sa masse se carrant, au bout de trois allées,
Qu'on eût dit un hameau tassé là, tout entier.

L'ENCLOS

Quatre fossés couraient autour de l'enclos. Or,
Quand le soleil de mai, brûlant l'air de ses flammes,
Sabrait leur eau dormante avec toutes ses lames,
La ferme s'allumait d'un encadrement d'or.

Ils s'étendaient, plaqués au bord de mousse verte
Et de lourds nénuphars étoilant le flot noir.
Les grenouilles venaient y coasser, le soir,
L'œil large ouvert, le dos enflé, le corps inerte.

Des canards pavoisés y nageaient fiers et lents,
Des canards bleus, verts, gris, pourpres, des canards blancs,
Des canards clairs et blancs, avec un grand bec jaune;

Ils y plongeaient leur aile et leur ventre lustré,
Et les pattes battant les eaux, le col doré,
Cassaient rageusement des iris longs d'une aune.

DIMANCHE MATIN

Oh! les éveils des bourgades, sous l'or des branches,
Où courent la lumière et l'ombre — et les roseaux
Et les aiguilles d'or des insectes des eaux
Et les barres des ponts de bois et leurs croix blanches.

Et le pré plein de fleurs et l'écurie en planches
Et le bousculement des baquets et des seaux
Autour de la mangeoire, où grouillent les pourceaux,
Et la servante, avec du cru soleil aux manches.

Ces nets éveils dans les matins! — Des mantelets,
Des bonnets blancs et des sarreaux, par troupelets,
Gagnaient le bourg et son clocher couleur de craie.

Pommes et bigarreaux! — Et, par-dessus la haie,
Luisaient les beaux fruits mûrs, et, dans le verger clair,
Brusque, comme un sursaut, claquait du linge en l'air.

LES GRANGES

S'élargissaient, là-bas, les granges recouvertes,
Aux murs, d'épais crépis et de blancs badigeons,
Au faîte, d'un manteau de pailles et de joncs,
Où mordaient par endroits les dents des mousses vertes.

De vieux ceps tortueux les ascendaient, alertes.
Parfois, s'y reposait un long vol de pigeons
Et deux meules flanquaient, ainsi que deux donjons,
Les portes qui bâillaient sur les champs, large-ouvertes.

Et par elles, sortait le ronron des moulins,
Rompu par les fléaux frappant l'aire à coups pleins,
Comme un pas de soldats qu'un tambour accompagne ;

On eût dit que le cœur de la ferme battait,
Dans ce bruit régulier qui baissait et montait,
Et le soir, comme un chant, endormait la campagne.

LES VERGERS

Abris du moineau preste et du merle siffleur,
Les arbres vieux, moussus, les branches étagées,
Baignaient dans le soleil d'avril, sur vingt rangées,
Leur vigueur élargie en toute son ampleur.

Les bourgeons, sous l'éclat de la jeune chaleur,
Pointillaient les rameaux de gluantes dragées,
Les abeilles volaient de miel futur chargées,
Les vaches, le pis lourd, vaguaient dans l'herbe en fleur.

Les pommiers au matin se couvraient de buées,
Qui séchaient lentement ainsi que des suées.
Midi pénétrait l'air de longs accablements.

Le soir quand le soleil flambait dans les nuages,
On croyait, à le voir cribler d'or les branchages,
Qu'un grand feu crépitait, dans un tas de sarments.

L'ABREUVOIR

En un creux de terrain, aussi profond qu'un antre,
Les étangs s'étalaient, dans leur sommeil moiré
Et servaient d'abreuvoir au bétail bigarré,
Qui s'y baignait le corps dans l'eau jusqu'à mi-ventre.

Les troupeaux descendaient par des chemins penchants :
Vaches à pas très lents, chevaux menés à l'amble,
Et les bœufs noirs et roux qui souvent, tous ensemble,
Beuglaient, le cou tendu, vers les soleils couchants.

Tout s'anéantissait dans la mort coutumière,
Dans la chute du jour : couleurs, parfums, lumière,
Embrasements de flots et splendeurs d'horizons ;

Des brouillards s'étendaient en linceuls aux moissons,
Des routes s'enfonçaient dans le soir — infinies,
Et les grands bœufs semblaient râler ces agonies.

LE LAIT

Dans la cave très basse et très étroite, auprès
Du soupirail prenant le jour au nord, les jarres
Laissaient se refroidir le lait en blanches mares,
Dans les rouges rondeurs de leurs ventres de grès.

On eût dit, à les voir dormir dans un coin sombre,
D'énormes nénuphars s'ouvrant sur les flots lents,
Ou des mets protégés par des couvercles blancs
Qu'on réservait pour un repas d'anges, dans l'ombre.

Sur double rang étaient couchés les gros tonneaux.
Et les grands plats portant jambons et jambonneaux,
Et les boudins crevant leur peau, couleur de cierge,

Et les flans bruns, avec du sucre au long des bords,
Poussaient à des fureurs de ventres et de corps...
— Mais en face, le lait restait froid, restait vierge.

LES GUEUX

La misère collant ses loques sur leur dos,
Aux jours d'automne, un tas de gueux, sortis des bouges,
Rôdaient de bourg en bourg, par les champs au repos.
A l'horizon montait un rang de hêtres rouges.

Dans les plaines, où plus ne s'entendait un chant,
Où les neiges allaient verser leurs avalanches,
Seules encor, dans l'ombre et le deuil s'épanchant,
Quatre ailes de moulin tournaient grandes et blanches.

Les gueux vaguaient, les pieds calleux, le sac au dos,
Fouillant fossés, fouillant fumiers, fouillant enclos,
Dévalant vers la ferme et réclamant pâture.

Puis reprenaient en chiens pouilleux, à l'aventure,
Leur course interminable à travers prés et bois,
Avec des jurements et des signes de croix.

LES PORCS

Des porcs, roses et gras, les mâles, les femelles,
Remplissaient le verger de leurs grognements sourds,
Et couraient par les champs, les fumiers et les cours,
Dans le ballottement laiteux de leurs mamelles.

Près du purin, barré des lames du soleil,
Les pattes s'enfonçant en plein dans la gadoue,
Ils reniflaient l'urine et fouillaient dans la boue,
Et leur peau frémissait sous son lustre vermeil.

Mais novembre approchant, on les tuait. Leur ventre,
Trop lourd, frôlait le sol de ses tétins. Leurs cous,
Leurs yeux, leurs groins n'étaient que graisse lourde; d'entre

Leurs fesses, on eût dit qu'il coulait du saindoux;
On leur raclait les pieds; on leur brûlait les soies,
Et leurs bûchers de mort faisaient des feux de joies.

CUISSON DU PAIN

Les servantes faisaient le pain pour les dimanches,
Avec le meilleur lait, avec le meilleur grain,
Le front courbé, le coude en pointe hors des manches,
La sueur les mouillant et coulant au pétrin.

Leurs mains, leurs doigts, leur corps entier fumait de hâte.
Leur gorge remuait dans les corsages pleins.
Leurs poings enfarinés pataugeaient dans la pâte
Et la moulaient en ronds comme la chair des seins.

Une chaleur montait : les braises étaient rouges.
Et deux par deux, du bout d'une planche, les gouges
Sous les dômes des fours engouffraient les pains mous.

Mais les flammes soudainement, s'ouvrant passage,
Comme une meute énorme et chaude de chiens roux,
Sautaient en rugissant leur mordre le visage.

LA GRANDE CHAMBRE

Et voici quelle était la chambre hospitalière
Où l'étranger trouvait bon gîte et réconfort,
Où les fils étaient nés, où l'aïeul était mort,
Où l'on avait tassé ce grand corps dans sa bière.

Aux kermesses, aux jours de foire et de décor,
La ferme y célébrait la fête coutumière
Et jadis, quand vivait encore la fermière,
Elle y trônait, au centre, avec son collier d'or.

Les murs étaient crépis; deux massives armoires
Etalaient, dans les coins, leur bois zébré de moires.
Au fond, un christ en plâtre expirait sous un dais,

Le front troué, les yeux ouverts sur les ivresses,
Et le parfum des lards et la senteur des graisses
Montaient vers son cœur nu, comme un encens mauvais.

LA CUISINE

Le seuil de la cuisine était vieux et fendu.
Le foyer y brillait comme une rouge flaque,
Et ses flammes, mordant incessamment la plaque,
Y rongeaient un sujet obscène en fer fondu.

Le feu s'éjouissait sous le manteau tendu
Sur lui, comme l'auvent par-dessus la baraque,
Dont les clairs bibelots en bois, en cuivre, en laque,
Crépitaient moins aux yeux que le brasier tordu.

Les rayons s'échappaient comme un jet d'émeraudes,
Et, ci et là, partout donnaient des chiquenaudes
De clarté vive aux brocs de verre, aux plats d'émail.

A voir sur tout relief tomber des étincelles,
On eût dit — tant le feu s'émiettait par parcelles —
Qu'on vannait du soleil à travers un vitrail.

LES GRENIERS

Sous le manteau des toits s'étalaient les greniers,
Larges, profonds, avec de géantes lignées
De traverses en croix et de lourds madriers,
D'où pendaient à des fils un peuple d'araignées.

Les récoltes d'été s'y trouvaient allignées;
Le seigle et le froment par sacs et par paniers;
Et les orges et les avoines rencognées
Pesaient sur les planchers en monceaux réguliers.

Un silence profond et lourd, telle une mare,
S'étendait sur les grains que coupait de sa barre
Faite de pourpre et d'or le soleil de juillet.

Les petites souris toutes se tenaient coites,
Les museaux enfoncés dans leurs niches étroites,
Tandis que sur un van le grand chat blanc veillait.

LES ESPALIERS

D'énormes espaliers tendaient des rameaux longs,
Où les fruits allumaient leur chair et leur pléthore,
Pareils, dans la verdure, à ces rouges ballons
Qu'on voit flamber les nuits de kermesse sonore.

Pendant vingt ans, malgré l'hiver et ses grêlons,
Malgré les gels du soir, les givres de l'aurore,
Ils s'étaient accrochés aux fentes des moellons,
Pour monter jusqu'au toit, monter, monter encore.

Maintenant ils couvraient de leur faste les murs,
Et sur les pignons hauts et clairs, poires et pommes,
Bombaient, superbement, des seins pourprés et mûrs.

Les troncs géants, crevés partout, suaient des gommes;
Les racines plongeaient, jusqu'aux prochains ruisseaux,
Et les feuilles luisaient, comme des vols d'oiseaux.

EN HIVER

Le sol trempé se gerce aux froidures premières,
La neige blanche essaime au loin ses duvets blancs,
Et met, au bord des toits et des chaumes branlants,
Des coussinets de laine irisés de lumières.

Passent dans les champs nus les plaintes coutumières,
A travers le désert des silences dolents,
Où de grands corbeaux lourds abattent leurs vols lents
Et s'en viennent de faim rôder, près des chaumières.

Mais depuis que le ciel de gris s'était couvert,
Dans la ferme riait une gaieté d'hiver,
On s'assemblait en rond autour du foyer rouge,

Et l'amour s'éveillait, le soir, de gars à gouge,
Au bouillonnement gras et siffleur du brassin,
Qui grouillait, comme un ventre, en son chaudron d'airain.

TRUANDAILLES

Dites! jadis, ripaillait-on
Dans les bouges et dans les fermes.
Les gars avaient les reins plus fermes,
Et les garces plus beau téton.

Alors, en de longues tablées,
Autour des mets grossiers, mais bons,
Autour des lards et des jambons,
Et des mangeailles rassemblées,

De grands buveurs compacts et forts
Riaient, chantaient, gueulaient à boire,
Bâfraient à casser leur mâchoire,
Hurlaient à réveiller les morts.

Chacun avait, à droite, à gauche,
Chair de femelle à savourer,
Chair grasse, prête à se cabrer
En des ruades de débauche.

Chacun avait là deux brasiers,
Deux yeux allumés, deux prunelles,
Bûchers de voluptés charnelles,
Où rôtir des amours entiers.

Deux seins tout frais, tout ronds, tout rouges,
Frais et clairs à mordre dedans,
A les marquer d'un coup de dents ;
Deux seins appétissants de gouges,

Bombant le haut des tabliers,
Et ressemblant aux pommes mûres,
Qu'on voit grossir dans les ramures
Gigantesques des espaliers.

Toutes ces garces en folie
Sablaient aussi des brocs de vin,
Et comme leurs gars, ventre plein,
Menton poissé, jupe salie,

Râlaient en proie au rut fiévreux
Dans un emmêlement farouche,
Criaient, juraient à pleine bouche,
Et pour leurs mâles amoureux

Se battaient, tombaient pêle-mêle,
Parmi les tables, dans les coins,
Ruaient des pieds, tapaient des poings,
Roulaient dans une ivresse telle,

Qu'on eût dit entendre le bruit
D'une lutte à mort dans les bermes,
Et que les chiens veilleurs des fermes
Pleuraient d'effroi toute la nuit.

LA VACHE

Dès cinq heures, sitôt que l'aurore fit tache
Sur l'enténébrement nocturne, piqué d'or,
Un gars traça des croix sur le front de la vache,
Et, le licol fixé, la mena vers la mort.

Tout en haut des clochers sonnaient les réveillées ;
Les champs riaient, malgré les brouillards étendus
Sur la campagne, ainsi que des laines mouillées,
Et les froids, qui la nuit étaient redescendus.

Des valets lourds et mous à leurs travaux revêches,
Allaient, bâillant encor, muets, presque dolents,
Sur leur énorme dos luisait l'acier des bêches,
Plaquant le jour brumeux et gris, de miroirs blancs.

Les poternes s'ouvraient partout, au long des routes,
Avec des grincements de clefs et de verroux.
Et les bêtes de clos à clos s'appelaient toutes,
Et la vache passait très lente et beuglait doux.

Enfin par un dernier détour de sente verte,
On parvient au village assis sur un plateau :
La boucherie est là, tout en haut, large ouverte,
Dans un encadrement formé d'herbes et d'eau.

La vache brusquement s'arrête au seuil du porche.
Tout est rouge autour d'elle et fumant ; sur le sol
Lamentable et visqueux, un taureau qu'on écorche
Et dont coule le sang par un trou fait au col.

Des moutons appendus au mur, têtes fendues,
Des porcs, gisant sur la paille, moignons en l'air,
Un veau noir sur un tas d'entrailles répandues,
Avec le coutelas profond fouillant la chair,

Et plus loin, au delà de ces visions rouges,
Ce sont des coins verdis de blé qu'elle entrevoit,
Où des bœufs laboureurs, que bâtonnent des gouges,
Entaillent le terreau gluant d'un sillon droit.

Et voici que se fait la lumière complète,
Le creusement profond des lointains horizons,
Le grand jour triomphal et doré, qui projette
Ses flammes d'incendie au ras des floraisons,

Qui baigne les champs gras d'une sueur fumante,
Les pénètre, à plein feu, de ses rayons mordants,
Les brûle de baisers d'amour, comme une amante,
Et leur gonfle le sein de germes fécondants.

La vache voit bleuir le grand ciel qui surplombe
L'embrasement du sol où luit l'Escaut vermeil,
Lorsqu'un coup de maillet l'étourdit ; — elle tombe,
Mais son dernier regard s'est rempli de soleil.

LES PAYSANS

Ces hommes de labour, que Greuze affadissait
Dans les molles couleurs de paysanneries,
Si proprets dans leur mise et si roses, que c'est
Motif gai de les voir, parmi les sucreries
D'un salon Louis-Quinze, animer des pastels,
Les voici noirs, grossiers, bestiaux — ils sont tels.

Entre eux, ils sont parqués par villages ; en somme,
Les gens des bourgs voisins sont déjà l'étranger,
L'intrus qu'on doit haïr, l'ennemi fatal, l'homme
Qu'il faut tromper, qu'il faut leurrer, qu'il faut gruger.
La patrie ? Allons donc ! Qui d'entre eux croit en elle ?
Elle leur prend des gars pour les armer soldats,
Elle ne leur est point la terre maternelle,

La terre fécondée au travail de leurs bras.
La patrie ! on l'ignore au fond de leur campagne.
Ce qu'ils voient vaguement dans un coin de cerveau,
C'est le roi, l'homme en or, fait comme Charlemagne,
Assis dans le velours frangé de son manteau ;
C'est tout un apparat de glaives, de couronnes,
Écussonnant les murs de palais lambrissés,
Que gardent des soldats avec sabre à dragonnes.
Il ne savent que ça du pouvoir. — C'est assez.
Au reste, leur esprit, balourd en toute chose,
Marcherait en sabots à travers droit, devoir,
Justice et liberté — l'instinct les ankylose ;
Un almanach crasseux, voilà tout leur savoir ;
Et s'ils ont entendu rugir, au loin, les villes,
Les révolutions les ont tant effrayés,
Que, dans la lutte humaine, ils restent les serviles,
De peur, s'ils se cabraient, d'être un jour les broyés.

I

A droite, au long de noirs chemins, creusés d'ornières
Avec les prés derrière et les fumiers devant,

S'étendent, le toit bas, le mur nu, les chaumières,
Sous des lames de pluie et des gifles de vent.
Ce sont leurs fermes. Là, c'est leur clocher d'église,
Taché de suintements vert-de-grisés au nord,
Et plus loin, où le sol fumé se fertilise,
Grâce à l'acharnement des coutres qui le mord,
Sont leurs labours. La vie est prise tout entière
Entre ces trois témoins de leur rusticité,
Qui les ploient au servage et tiennent en lisière
L'effort de leur labeur et de leur volonté.

II

Ils s'acharnent, sur les sillons qu'ils ensemencent,
Sous les grêlons de mars qui flagellent leur dos.
L'été, quand les moissons de seigle se balancent
Avec des éclats d'or tombant du ciel à flots,
Les voici, dans le feu des jours longs et torrides,
Peinant encor, la faux rasant les grands blés mûrs,
La sueur découlant de leurs fronts tout en rides
Et maculant leur peau des bras jusqu'aux fémurs ;
Midi darde ses rais de braise sur leurs têtes :

Si crue est la chaleur, qu'en des champs de méteil
Se cassent les épis trop secs et que les bêtes,
Le cou criblé de taons meuglent vers le soleil.
Vienne novembre avec ses lentes agonies,
Et ses râles roulés à travers les bois sourds,
Ses sanglots hululants, ses plaintes infinies,
Ses glas de mort — et les voici peinant toujours,
Préparant à nouveau les récoltes futures,
Sous un ciel débordant de nuages grossis,
Sous la bise, cinglant à ras les emblavures,
Et trouant les forêts d'énormes abatis,
De sorte que leurs corps tombent vite en ruine,
Que jeunes, s'ils sont beaux, plantureux et massifs,
L'hiver qui les froidit, l'été qui les calcine,
Font leurs membres affreux et leurs torses poussifs;
Que vieux, portant le poids renversant des années,
Le dos cassé, les bras perclus, les yeux pourris,
Avec l'horreur sur leurs faces contaminées,
Ils roulent sous le vent qui s'acharne aux débris
Et qu'au temps où la mort ferme sur eux ses portes,
Leur cercueil, descendant au fond des terrains mous,
Ne semble contenir que choses deux fois mortes.

III

Les soirs de vent quand décembre bat les cieux fous,
Les soirs de gel aux champs ou de neige essaimée,
Les vieux fermiers sont là, méditant, calculant,
Près des lampes, d'où monte un filet de fumée.
La cuisine présente un aspect désolant :
On soupe dans un coin, toute une ribambelle
D'enfants sales gloutonne aux restes d'un repas ;
Des chats osseux et roux lèchent des fonds d'écuelle ;
Des coqs tintent du bec contre l'étain des plats ;
L'humidité s'attache aux murs lépreux ; dans l'âtre,
Quatre pauvres tisons rassemblent leur maigreur,
Et répandent à peine une clarté rougeâtre.
Et les vieux ont au front des pensers pleins d'aigreur.
« Bien qu'en toute saison tous travaillassent ferme,
Que chacun de son mieux donnât tout son appoint,
Voilà cent ans, de père en fils, que va la ferme,
Et que bon an, mal an, on reste au même point ;
Toujours même train-train voisinant la misère. »
Et c'est ce qui les ronge et les mord lentement.

Aussi la haine, ils l'ont en eux comme un ulcère,
La haine patiente et sournoise qui ment.
Leur bonhomie et leurs rires couvrent leur rage ;
La méchanceté luit dans leurs regards glacés ;
Ils puent les fiels et les rancœurs que, d'âge en âge,
Les souffrances en leurs âmes ont amassés.
Ils sont âpres au gain minime ; ils sont sordides ;
Ne pouvant conquérir leur part, grâce au travail,
La lésine rend leurs cœurs durs, leurs cœurs fétides ;
Et leur esprit est noir, mesquin, pris au détail,
Stupide et terrassé devant les grandes choses :
C'est à croire qu'ils n'ont jamais vers le soleil
Levé leurs yeux, ni vu les couchants grandioses
S'étaler dans le soir, ainsi qu'un lac vermeil.

IV

Aux kermesses pourtant les paysans font fête,
Même les plus crasseux, les plus ladres. Leurs gars
Y vont chercher femelle et s'y chauffer la tête.
Un fort repas, graissé de sauces et de lards,
Sale à point les gosiers et les excite à boire.

On roule aux cabarets, goussets ronds, cœurs en feu,
On y bataille, on y casse gueule et mâchoire
Aux gens du bourg voisin, qui voudraient, nom de Dieu!
Lécher trop goulûment les filles du village
Et s'adjuger un plat de chair, qui n'est pas leur.

Tout l'argent mis à part y passe — en gaspillage,
En danse, en brocs offerts de sableur à sableur,
En bouteilles, gisant à terre en tas difformes.
Les plus fiers de leur force ont des gestes de roi
A rafler d'un seul trait des pots de bière énormes,
Et leurs masques, marbrés de feu, dardant l'effroi,
Avec leurs yeux sanglants et leur bouche gluante,
Allument des soleils dans le grouillement noir.
L'orgie avance et flambe. Une urine puante
Mousse en écume blanche aux fentes du trottoir.
Des soulards assommés tombent comme des bêtes;
D'autres vaguent, serrant leurs pas, pour s'affermir;
D'autres gueulent tout seuls quelques refrains de fêtes
Coupés de hoquets gras et d'arrêts pour vomir.
Des bandes de braillards font des rondes au centre
Du bourg; et les gars aux gouges faisant appel,
Les serrent à pleins bras, les cognent ventre à ventre,
Leur maculent le cou d'un lourd baiser charnel

Tandis qu'elles se défendent, jambes ruantes.
Dans les bouges — où la fumée en brouillards gris
Rampe et roule au plafond, où les sueurs gluantes
Des corps chauffés et les senteurs des corps flétris
Etament de vapeur les carreaux et les pintes —
A voir des bataillons de couples se ruer
Toujours en plus grand nombre autour des tables peintes,
Il semble que les murs sous le heurt vont craquer.
La soûlerie est là plus furieuse encore,
Qui trépigne et vacarme et tempête à travers
Des cris de flûte aiguë et de piston sonore.
Rustres en sarreaux bleus, vieilles en bonnets clairs,
Gamins hâves, fumant des pipes ramassées,
Tout ça saute, cognant des bras, grognant du groin,
Tapant des pieds. Parfois les soudaines poussées
De nouveaux arrivants écrasent dans un coin
Le quadrille fougueux qui semble une bataille,
Et c'est alors à qui gueulera le plus haut,
A qui repoussera le flot vers la muraille,
Dût-il trouer son homme à grands coups de couteau.
Mais l'orchestre aussitôt redouble ses crieries
Et, couvrant de son bruit les querelles des gars,
Les confond tous en des fureurs de sauteries.
On se calme, on rigole, on trinque entre pochards,

Les femmes à leur tour se chauffent et se soûlent,
L'acide de l'instant charnel brûlant leur sang,
Et dans ces flots de corps sautants, de dos qui houlent,
L'instinct devient soudain à tel point rugissant
Qu'à voir garces et gars se débattre et se tordre,
Avec des heurts de corps, des cris, des coups de poings,
Des bonds à s'écraser, des rages à se mordre,
A les voir se rouler ivres-morts dans les coins,
Noués entre eux, ainsi que des houblons sauvages,
Suant, l'écume blanche aux lèvres, les deux mains,
Les dix doigts, saccageant et vidant les corsages,
On dirait — tant ces gars fougueux donnent des reins,
Tant sautent de fureur les croupes de leurs gouges —
Des ardeurs s'allumant au feu noir des viols.

V

Avant que le soleil éclate en brasiers rouges,
Et que les brouillards blancs remontent à pleins vols,
Dans les bouges, on met un terme aux soûleries.
La kermesse s'épuise en des accablements,
La foule s'en retourne, et vers les métairies
On la voit disparaître avec des hurlements.

Les vieux fermiers aussi, les bras tombants, les trognes
Dégoûtantes de bière et de gros vin sablés,
Gagnent, avec le pas zigzaguant des ivrognes,
Leur ferme assise au loin dans une mer de blés.
Mais au creux des fossés que les mousses veloutent,
Parmi les coins herbus d'un enclos maraîcher,
Au détour des sentiers gazonnés, ils écoutent
Rugir encor l'amour en des festins de chair.
Les buissons semblent être habités par des fauves.
Des accouplements noirs bondissent par-dessus
Les lins montants, l'avoine en fleur, les trèfles mauves,
Des cris de passion montent; on n'entend plus
Que des spasmes râlants auxquels les chiens répondent.

Les vieux songent aux ans de jeunesse et d'ardeurs.

Chez eux, mêmes appels d'amour qui se confondent :
Dans la grange où se sont glissés les maraudeurs,
Où la vachère couche au milieu des fourrages,
Où chacun cherche un coin pour son amour fortuit,
Mêmes enlacements, mêmes cris, mêmes rages,
Mêmes accouplements rugissant dans la nuit;
Et dès qu'il est levé, le soleil, dès qu'il crève
De ses boulets de feu le mur des horizons,

Voici qu'un étalon, réveillé dans son rêve,
Hennit et que les porcs ébranlent leurs cloisons
Comme allumés par la débauche environnante ;
Crête pourpre, des coqs se haussent sur le foin
Et sonnent le matin de leur voix claironnante ;
Des poulains attachés se cabrent dans un coin ;
Des chiens maigres, les yeux flambants, guettent leurs lices ;
Et les naseaux soufflants, les pieds fouillant le sol,
Des taureaux monstrueux ascendent les génisses.

Alors brûlés aussi par le rut et l'alcool,
Le sang battant leur cœur et leurs tempes blêmies,
Le gosier desséché de spasmes étouffants
Et cherchant à tâtons leurs femmes endormies,
Eux, les fermiers, les vieux, font encor des enfants.

MARINES

I

Au temps de froid humide et de vent nasillard,
Les flots clairs se chargeaient d'étoupe et de brouillard,
Et traînaient à travers les champs de verdeur sale
Leur cours se terminant en pieuvre colossale.

Les roseaux desséchés pendaient le long du bord,
Le ciel, muré de nuit, partout, du Sud au Nord,
Retentissait au loin d'un fracas d'avalanches ;
Les neiges vacillaient dans l'air, flammèches blanches.

Et sitôt qu'il gelait, des glaçons monstrueux
Descendaient en troupeau large et tumultueux,
S'écrasant, se heurtant comme un choc de montagnes.

Et lorsque les terreaux et les bois se taisaient,
Eux s'attaquaient l'un l'autre, et craquaient et grinçaient
Et d'un bruit de tonnerre ébranlaient les campagnes.

II

Au sortir des brouillards, des vents et des hivers,
Le site avait les tons mouillés des aquarelles ;
L'Escaut traînait son cours entre les iris verts
Et les saules courbant leurs branches en ombrelles ;

Il coulait clair et blanc, dans les limpidités,
Et les oiseaux chantaient, parmi les oseraies ;
Il coulait clair, dans les splendeurs et les gaietés
Et mirait les hameaux, tête en bas, dans les baies.

Là, sous la chaleur neuve et la clarté d'éveil,
Des chalands goudronnés luisaient dans le soleil,
Les steamers ameutaient les flots lents de leurs roues,

Des mâts se redressaient : misaines et beauprés,
Et les voiliers géants levaient sur l'eau leurs proues,
Où des nymphes tordaient leurs corps aux seins dorés.

III

Sur le fleuve rempli de mâts et de voilures,
Un ciel incandescent tombait de tout son poids
Et gerçait et grillait le sol de ses brûlures,
Comme s'il l'eût couvé sous des ailes de poix.

Près des digues, bouillaient le limon et la vase ;
Les pointes des roseaux s'aiguisaient de clartés,
Et les vaisseaux craquaient du sommet à la base,
Sous l'accablant fardeau de ces torridités.

Plus loin, près d'une passe où le fleuve s'ensable,
Emergeaient, s'étiraient de jaunes bancs de sable,
Que des oiseaux, l'aile au soleil, tachaient de blanc;

Le site entier chauffait dans un air de fournaise
Et semblait menacé d'un embrasement lent,
Et les flots criblés d'or charriaient de la braise.

IV

En automne, saison des belles pourritures,
Quand au soir descendant, le couchant est en feu,
On voit au bas du ciel d'immenses balayures
De jaune, de carmin, de vert pomme et de bleu.

Les flots traînent ce grand horizon dans leurs moires,
Se vêtent de ses tons électriques et faux,
Et sur fond de soleil, des barques toutes noires
Vont comme des cercueils d'ébène au fil des eaux.

Les voix du jour mourant, funèbres et lointaines,
Roulent encor dans l'air avec le vent des plaines
Et les sons d'angélus tintant de tour en tour;

Mais tous cris vont mourir et mourir toutes flammes.
L'appel des passeurs d'eau va se taire à son tour...
Voici qu'on n'entend plus qu'un bruit lointain de rames.

AMOURS ROUGES

Et qu'importent les mots méchants et les parlotes
S'ils ont la volupté de se sentir à deux?
Que lui font l'œil mauvais et les cris des bigotes,
Quand au soir descendant, au long du chemin creux,
Il la sent s'allumer de charnelles tendresses,
Qu'il l'étreint contre lui, regarde longuement
Son cou large, où sont faits des coins pour les caresses,
Ses yeux d'où sort l'ardeur de son embrasement,
Qu'elle vibre et s'affole et s'offre tout entière,
Que la rage d'aimer l'enflamme, qu'elle veut,
Tant le sang de son cœur lui brûle chaque artère,
Tant hurlent ses désirs et ses instincts en feu,
Ne faire de son corps qu'une table dressée,
Où son gars mangerait et boirait jusqu'au jour,

La bouche gloutonnante et la manche troussée,
Tout un festin de chair, de jeunesse et d'amour !

Et pendant qu'il la chauffe, ils vont par les saulaies,
Par les sentiers moussus, faits pour s'en aller deux,
Ils vont toujours, tirant les feuilles hors des haies,
Les mordant avec fièvre et les jetant loin d'eux.
Il confie en riant ce qui troublait sa tête,
Avant qu'il eût l'espoir certain de l'épouser,
Il se rappelle encor — tout comme elle — la fête
Où de force il meurtrit ses lèvres d'un baiser.
Mais c'est elle, à présent, qui s'en poisse la bouche,
Qui s'en soûle et s'en gave aux godailles d'amour,
Au grand air, sous l'éclat du soleil qui se couche
Et dans le rouge adieu de la nature au jour.
Et d'un commun accord, là-bas, dans la verdure
Fraîche et vibrante encore et gazouilleuse aux vents,
Ils ont cherché, sans rien se dire, une encoignure
Que la hache tailla dans les buissons mouvants,
Un coin calme, d'où l'on entend chanter l'épeautre,
Et les avoines d'or et les lins étoilés.

Se regardant toujours et s'attirant l'un l'autre,
Ils s'abattent soudain, haletants et troublés.

Et c'est alors un cri des sens, une fringale,
Un assouvissement de désirs et d'instincts,
Un combat chair à chair de gouge avec son mâle,
Des étreintes de corps à se briser les reins,
Des vautrements si fous que l'herbe en est broyée
Comme après un assaut de vents et de grêlons,
Les rameaux cassés net et la terre rayée
D'un grattage lascif de pieds et de talons.
Elle sert de sa chair autant qu'il en demande,
Sans crier, se débattre ou simuler des peurs,
Ne craignant même plus que le village entende
L'explosion d'amour qui saute de leurs cœurs.
Et lui, — roi de ce corps pâmé, lui maître d'elle,
Le choisi, parmi tous, pour mener le déduit,
La voyant dans ses bras frissonner comme une aile,
Sent son orgueil de gars puissant monter en lui.
Ses assauts enfiévrés, comme un choc de rafales,
Traversent la fureur de leurs accouplements,
Ses spasmes ont des cris plus profonds que des râles,
Son rut bondit sur elle, avec des jappements,
Il voudrait l'accabler dans une ardeur plénière,
Et lui broyer les sens, sous des poids de torpeur,
Et ce débordement de leur lutte dernière
Devient rage à tel point que leur amour fait peur.

Après l'ébruitement du scandale au village,
Après de longs refus brutaux, un temps viendra,
Où les parents vaincus voudront le mariage;
Et l'amant d'aujourd'hui, son gars aimé, sera
Le même qu'on verra venir, le jour des noces,
Lui donner l'anneau d'or et conduire à l'autel,
Orné de cierges neufs et de roses précoces,
Ses vingt ans agités du frisson maternel.

LES FUNÉRAILLES

Voici huit jours qu'est trépassé le vieux fermier
Qui, rond par rond, thésaurisa, dans un sommier,
Tant d'or et tant d'argent que son énorme bière
Semblait lourde d'écus quand on le mit en terre.

La cloche a vacarmé longtemps en son honneur
Et les notes battu leur danse en ton mineur,
Mais aujourd'hui ses quatre fils offrent à boire,
Tant que l'on veut, pour qu'on célèbre sa mémoire.

Dans leur maison, ils ont rangé trente tonneaux
Pour des gosiers luisants et ronds, tels des anneaux,
Et prétendant que tous aient une part des fêtes,
Ils ont donné du sucre et de la bière aux bêtes.

Les servantes et les valets rompant le deuil
Et les quatre porteurs du colossal cercueil
Et le fossoyeur borgne et les enfants de messe
Sont conviés, avant tout autre, à la kermesse.

Puis les parents les plus proches et les cousins,
Et ceux qui sont de vieux amis et les voisins ;
Et tels qui sont épais et savoureux de derme
Sont invités surtout parce qu'ils sablent ferme.

Et depuis l'aube on trinque, à grands brocs étamés,
Dans la salle la plus large, volets fermés,
Portes closes, tandis que juin gerce de rides,
Là-bas, les champs ardents et les polders torrides.

La fête étant vouée uniquement au mort,
On boit sans bruit, on boit sans cris, si l'on boit fort :
Et l'ivresse plombant les fronts de somnolence.
Bientôt l'on boit et l'on se soûle, en plein silence.

Ils sont là, tous, face à face, vagues et gourds,
Les mains moites, les doigts gauches, les regards lourds
Les pieds allongés droits sous la table de chêne,
Et seul, le hoquet gras débonde leur bedaine.

Les gros porteurs assis côte à côte, le dos
Bien que fruste et géant ployé sous des fardeaux
D'ivresse et de sommeil, rêvent que leurs épaules
Portent le bourg entier au fond de nécropoles.

Un cousin pleure, ainsi qu'un toit où pluie et vent
Se font la guerre, et tout son corps est comme un van
Sonnant et sanglotant que la douleur secoue,
Jusqu'à faire égoutter les larmes de sa joue.

Seuls d'entre tous, les fils ne semblent point navrés :
Ils ont les goussets lourds et les orgueils lustrés,
Ils sont comme des coqs debout sur l'héritage,
Et c'est à coups de becs, qu'ils feront le partage.

Ils se sentent déjà maîtres du bourg et ceux
Dont on craindra le geste et le signe des yeux :
Aussi, pour affirmer leur droit indubitable.
L'un d'eux met un tas d'or, comme un poing, sur la table.

L'étonnement est si rouge et fervent, que tous,
Bien que mornes, hagards, béants et comme fous,
Devant ce bloc soudain sorti de son armoire,
Le verre en main, la bouche ouverte, oublient de boire.

Et qu'il faut le rappel d'un porteur de cercueil,
Pour ranimer en eux le jovial orgueil
De décanter, au fond des bedaines, la lave
D'ivresse et de fureur qui bout encor en cave.

AUX FLAMANDES D'AUTREFOIS

Au grand soleil d'été qui fait les orges mûres,
Et qui bronze vos chairs pesantes de santé,
Flamandes, montrez-nous votre lourde beauté
Débordante de force et chargeant vos ceintures.

Sur des tas de foin sec et fauché, couchez-vous !
Vos torses sont puissants, vos seins rouges de sève,
Vos cheveux sont lissés comme un sable de grève,
Et nos bras amoureux enlacent vos genoux.

Laissez-vous adorer, au grand air, dans les plaines,
Lorsque les vents chauffés tombent du ciel en feu,
Qu'immobiles d'orgueil, au bord de l'étang bleu,
Dans les midis vibrants et roux, trônent les chênes.

Au temps où les taureaux fougueux sentent venir
L'accès du rut, la fièvre affolante, hagarde,
Lorsque, dans les vergers des fermes, on regarde
Les jeunes étalons, le cou tendu, hennir ;

Lorsque l'immense amour dans les cœurs se décharge,
Lorsqu'ils s'enflent, au souffle intense de la chair,
Comme s'ouvre la voile aux rages de la mer,
Aux assauts redoublés d'un vent qui vient du large ;

Telles, avec vos corps d'un éclat éternel,
Vos beaux yeux semés d'or, votre gorge fleurie,
Nous vous magnifions, femmes de la patrie,
Qui concentrez en vous notre Idéal charnel.

LES MOINES

1885

A Georges Khnopff.

LES MOINES

Je vous invoque ici, Moines apostoliques,
Encensoirs d'or, drapeaux de foi, trépieds de feu ;
Astres versant le jour aux siècles catholiques ;
Constructeurs éblouis de la maison de Dieu ;

Solitaires assis sur les montagnes blanches ;
Marbres de volonté, de force et de courroux ;
Prêcheurs tenant levés vos bras à longues manches
Sur les remords ployés des peuples à genoux;

Vitraux avivés d'aube et de matin candides ;
Vases de chasteté ne tarissant jamais ;
Miroirs réverbérant comme des lacs lucides
Des rives de douceur et des vallons de paix.

Voyants dont l'âme était la mystique habitante,
Longtemps avant la mort, d'un monde extra-humain ;
Torses incendiés de ferveur haletante ;
Rocs barbares debout sur le monde romain ;

Arches dont le haut cintre arquait sa vastitude,
Avec de lourds piliers d'argent comme soutiens,
Du côté de l'aurore et de la solitude,
D'où sont venus vers nous les grands fleuves chrétiens ;

Clairons sonnant le Christ à belles claironnées,
Tocsins battant l'alarme, à mornes glas tombants,
Tours de soleil de loin en loin illuminées,
Qui poussez dans le ciel vos crucifix flambants.

VISION

Vers une hostie énorme, au fond d'un large chœur,
Dans un temple bâti, sur des schistes qui pendent,
Voici dix-huit cents ans que les moines ascendent
Et jettent vers le Christ tout le sang de leur cœur.

Le temple est déployé, là-bas, où rien ne bouge ;
Du bout de l'univers, du Zénith, du Nadir,
On pourrait voir l'hostie immense resplendir
Sous le signe géant et nu d'un gibet rouge.

Et les moines, les saints, les vierges, les martyrs,
Foulant, à pas égaux, les routes ascétiques,
S'en viennent là, du fond de leurs cloîtres mystiques,
S'incendier l'esprit au feu des repentirs :

Les uns, n'ayant jamais péché, portent leur âme
Comme un faisceau de lys sur leur manteau brodé,
Ils ont le front de calme et d'ardeur inondé
Et dans leurs doigts d'argent ils tiennent une flamme ;

Il en est dont les reins se ceinturent d'orties
Et qui marchent, hagards, par les sentiers étroits,
Le dos raidi, les flancs creusés, les bras en croix,
La bouche effrayamment ouverte aux prophéties ;

D'autres, la gorge sèche et la poitrine en feu,
Sont des suppliciés de jeûne et de prière
Dont le corps s'éternise en des gestes de pierre
Et qui dans les déserts hurlent après leur Dieu.

Et tous s'en vont ainsi, vêtus de larges voiles,
Comme des marbres blancs qui marcheraient la nuit,
Qu'il fasse aurore ou soir, une clarté les suit
Et sur leur front grandi s'arrêtent les étoiles,

Et parvenus au temple ouvrant pour eux son chœur,
Sous un recourbement d'ogives colosssales,
Ils tombent à genoux sur la froideur des dalles
Et jettent vers leur Dieu tout le sang de leur cœur.

Le sang frappe l'autel et sur terre s'épanche,
Il rougit la splendeur des murs éblouissants,
Mais quoi qu'ils aient souffert depuis dix-huit cents ans,
L'hostie est demeurée implacablement blanche.

SOIR RELIGIEUX

Des peupliers penchant, pâles, leur profil triste,
Nimbé de lune, au bord des mares sans remous,
Avec un va-et-vient de balancement doux,
Font trembler leurs reflets dans les eaux d'améthyste.

A l'horizon, par où les longs chemins perdus
Marchent vers le matin, à la lueur des chaumes,
Flottent, au son du vent, des formes de fantômes
Qui rasent les gazons de leurs pieds suspendus.

Car c'est l'heure où, là-bas, les Anges, en guirlande,
Redescendent cueillir, mélancoliquement,
Dans les plaines de l'air muet, le lys dormant,
Le lys surnaturel qui fleurit la légende.

On les rêve passant sur les cimes, où luit,
Comme des baisers d'or, l'adieu de la lumière.
Ils vont par le sentier, le champ et la bruyère,
Et, le doigt sur la bouche, ils écoutent la nuit.

Et tel est le silence éclos autour du cloître
Et le mystère épars autour de l'horizon,
Qu'ils entendent la pure et belle floraison
Du pâle lys d'argent, sur les montagnes, croître.

LES CRUCIFÈRES

C'est eux, quand l'Occident s'arme contre l'Asie,
Qui conduisent l'Europe à travers les déserts;
Et les peuples domptés suivent leur frénésie,
Emportés, dans leur geste, au bout de l'univers!

C'est eux, les conseillers des pontifes suprêmes,
Qui démasquent le schisme et qui fixent les lois,
Qui se dressent debout, sous leurs vêtements blêmes,
Pour tirer d'adultère et de stupre leurs rois!

C'est eux, qui font flamber les bûchers d'or sauvages,
A la gloire du Christ et du pape romain,
Où les feux ravageurs réunissent leurs rages
Comme pour consumer le libre orgueil humain.

C'est eux, les patients inquisiteurs des foules,
Qui jugent les pensers et scrutent les remords,
Avec de noirs regards traversant leurs cagoules
Et des silences froids comme la peau des morts!

C'est eux, la voix, le cœur et le cerveau du monde.
Tout ce qui fut énorme en ces temps surhumains
Grandit sous le soleil de leur âme féconde
Et fut tordu, comme un grand chêne, entre leurs mains!

Aussi, vienne leur fin solennelle et tragique,
Elle ébranle le siècle et jette un deuil si grand,
Que l'Histoire rebrousse en son cours héroïque,
Comme si leur cercueil eût barré son torrent.

SOIR RELIGIEUX

L'averse a sabré l'air de ses lames de grêle,
Et voici que le ciel luit comme un parvis bleu,
Et que c'est l'heure où meurt à l'occident, le feu
Où l'argent de la nuit à l'or du jour se mêle.

A l'horizon, plus rien ne passe, si ce n'est
Une allée invaincue et géante de chênes,
Se prolongeant là-bas jusqu'aux fermes prochaines,
Le long des champs en friche et des coins de genêt.

Ces arbres vont — ainsi des moines mortuaires
Qui s'en iraient, le cœur assombri par les soirs,
Comme jadis partaient les longs pénitents noirs
Pèleriner au loin vers d'anciens sanctuaires.

Et la route montant et tout à coup s'ouvrant
Sur le couchant rougi comme un plant de pivoines,
A voir ces arbres nus, à voir passer ces moines,
On dirait qu'ils s'en vont, ensemble, et tous en rang,

Vers leur Dieu dont l'azur d'étoiles s'ensemence;
Et les astres, brillant là-haut sur leur chemin,
Semblent les feux de grands cierges, tenus en main,
Dont on n'aperçoit pas monter la tige immense.

MOINE ÉPIQUE

On eût dit qu'il sortait d'un désert de sommeil,
Où, face à face, avec les gloires du soleil,

Sur les pitons brûlés et les rochers austères,
S'endort la majesté des lions solitaires.

Ce moine était géant, sauvage et solennel,
Son corps semblait bâti pour un œuvre éternel,

Son visage, planté de poils et de cheveux,
Dardait tout l'infini par les trous de ses yeux;

Quatre-vingts ans chargeaient ses épaules tannées
Et son pas sonnait ferme à travers les années;

Son dos monumental se carrait dans son froc,
Avec les angles lourds et farouches d'un roc ;

Ses pieds semblaient broyer des choses abattues
Et ses mains ébranler des socles de statues,

Comme si le Christ-Dieu l'eût forgé tout en fer,
Pour écraser sous lui les rages de l'enfer.

C'était un homme épris des époques d'épée,
Où l'on jetait sa vie aux vers de l'épopée,

Qui dans ce siècle flasque et dans ce temps bâtard,
Apôtre épouvantant et noir, venait trop tard,

Qui n'avait pu, selon l'abaissement, décroître,
Et même était trop grand pour tenir dans un cloître,

Et se noyer le cœur dans le marais d'ennui
Et la banalité des règles d'aujourd'hui.

★

Il lui fallait le feu des grands sites sauvages,
Les rocs violentés par de sombres ravages,

Le ciel torride et le désert et l'air des monts,
Et les tentations en rut des vieux démons,

Agaçant de leurs doigts la chair en fleur des gouges
Et lui brûlant la lèvre avec des grands seins rouges,

Et lui bouchant les yeux avec des corps vermeils,
Comme les eaux des lacs, avec l'or des soleils.

★

On se l'imaginait, au fond des solitudes,
Marmorisé dans la raideur des attitudes,

L'esprit durci, le cœur blême de chasteté,
Et seul, et seul toujours avec l'immensité.

On le voyait marcher au long des mers sonnantes,
Au long des bois rêveurs et des mares stagnantes,

Avec des gestes fous de voyant surhumain,
Et s'en venir ainsi vers le monde romain,

N'ayant rien qu'une croix, taillée au cœur des chênes,
Mais la bouche clamant les ruines prochaines,

Mais fixes les regards, mais énormes les yeux,
Barbare illuminé qui vient tuer les dieux.

MOINE DOUX

Il est des moines doux avec des traits si calmes,
Qu'on ornerait leurs mains de roses et de palmes,

Et qu'on ferait, pour le porter au-dessus d'eux,
Un dais pâlement bleu comme le bleu des cieux.

Et pour leurs pas foulant les plaines de la vie,
Une route d'argent d'un chemin d'or suivie.

★

Et par les lacs, le long des eaux, ils s'en iraient,
Comme un cortège blanc de lys qui marcheraient.

★

Ces moines, dont l'esprit jette un reflet de cierge,
Sont les amants naïfs de la Très-Sainte Vierge,

Ils sont ses enflammés qui vont La proclamant
Étoile de la mer et feu du firmament,

Qui jettent dans le vent la voix de ses louanges
Avec des lèvres d'or comme le chœur des anges,

Qui la supplient avec des cris si merveilleux
Que s'en taisent les luths et les harpes des cieux,

Qui la servent enfin dans de telles délices
Qu'ils chanteraient sa gloire au milieu des supplices,

Et qu'elle, un soir d'amour, pour les récompenser
Donne aux plus saints d'entre eux son Jésus à baiser.

L'HÉRÉSIARQUE

Et là, ce moine noir, que vêt un froc de deuil,
Construit dans sa pensée, un monument d'orgueil.

Il le bâtit, tout seul, de ses mains taciturnes,
Durant la veille ardente et les fièvres nocturnes.

Il y mêle sa force et sa raison de fer,
Et le feu de son âme et le cri de sa chair,

Et l'œuvre est là, debout, comme une tour vivante,
Dardant toujours plus haut sa tranquille épouvante,

Empruntant sa grandeur à son isolement,
Sous le défi serein et clair du firmament,

Cependant qu'au sommet des rigides spirales
Luisent sinistrement, comme des joyaux pâles,

Comme de froids regards, toisant Dieu dans les cieux,
Les blasphèmes du grand moine sentencieux.

Aussi vit-il, tel qu'un suspect parmi ses frères,
Tombeau désert, vidé de vases cinéraires,

Damné tragique et noir, que Satan ronge et mord,
Lépreux moral, chauffant contre sa peau la mort,

Le cœur bouleversé, durant des nuits entières,
La bouche morte aux chants sacrés, morte aux prières,

Le cerveau fatigué d'énormes tensions,
Les yeux brûlés au feu rouge des visions,

Le courage hésitant, malgré les clairvoyances,
A rompre avec fureur le plein-chant des croyances,

Qui par le monde entier s'en vont prenant l'essor
Et dont Rome, là-bas, est le colombier d'or,

Jusqu'au jour où, poussé par sa haine trop forte,
Il se possède enfin et clame sa foi morte

Et se carre massif, sous l'azur déployé,
Avec son large front vermeil et foudroyé.

Alors il sera grand de la grandeur humaine,
Son orgueil flamboiera sous la foudre romaine,

Son nom sera crié dans la rage et l'amour,
Son ombre projetée ira barrer le jour,

Les prêches, les écrits, les diètes, les écoles,
Les sectes germeront, autour de ses paroles,

Le monde entier, promis par les papes aux rois,
Sur le vieux sol chrétien verra trembler la croix,

Les disputes, les cris, les querelles, les haines,
Les passions et les fureurs, rompant leurs chaînes,

Ainsi qu'un troupeau roux de grands fauves lâchés,
Broieront, entre leurs dents, les dogmes desséchés,

Un vent venu des loins antiques de la terre
Eteindra les flambeaux, au fond du sanctuaire,

Et la nuit l'emplira morne, comme un cercueil,
Depuis l'autel désert jusqu'aux marches du seuil,

Tandis qu'à l'horizon luiront des incendies,
Des glaives furieux et des crosses brandies.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LES CLOITRES

Aux siècles féodaux, quand tiares et croix,
Soudainement, dans les guerres, dégringolées,
S'ensanglantaient autant que les sceptres des rois
Et se cassaient au heurt des superbes mêlées,
Les évêques jugeaient le crime et le grief ;
Leur donjon mordait l'air de ses créneaux gothiques ;
Ils n'avaient cure et soin jamais que de leur fief ;
Ils se disaient sortis des légendes mythiques ;
Leurs cœurs étaient d'airain, mais leurs cerveaux battus
Comme une enclume en bronze, étaient tintants de gloire.
Ces temps passaient de fer et de splendeur vêtus
Et le progrès n'avait encor de sa racloire
Rien enlevé de grand, de féroce et de gourd
Au monde, où se taillaient les blocs de l'épopée.

Quelque moine en était le dompteur rouge et lourd.
Tenant d'un poing la croix et de l'autre l'épée,
Il inspirait, au peuple agenouillé, frayeur ;
Aux grands, respect ; aux chefs, il parlait de puissance
Qui leur venait d'en haut et plongeait en torpeur
Les serfs dont il fallait étouffer la croissance.

Et naquirent alors les cloîtres féodaux,
En des enfoncements de bois et de mystères :
D'abord gardiens sacrés de merveilleux tombeaux,
Ils vécurent ayant des rois pour donataires,
Et des princes, vassaux de Dieu, pour protecteurs ;
Ils devinrent bientôt ou bourgade ou village ;
Ils grandirent — cité géante — et leurs tuteurs
Mirent le temporel pouvoir en attelage
Au-devant de leur brusque et triomphal soleil.
Et, dans ce flamboiement de grandeurs monastiques,
Sur le trône de pourpre et sous le dais vermeil,
S'élargissait l'orgueil des grands abbés gothiques :
Hommes sacrés, couverts du manteau suzerain,
Eblouissant leur temps de leurs majestés pâles
Et, pareils à des dieux de granit et d'airain,
Assis, les pieds croisés, sur les foudres papales.

C'était au fond de ces monastères hautains
Que le dogme du Christ, ouvrant ses bras au monde,
S'armait pour l'avenir et forgeait ses destins.
Les moines travaillés de passion féconde,
Portant des cœurs de fer dans leurs torses de feu,
Trop lourds pour s'appuyer sur la raison fragile,
Dans les buccins faisaient sonner le nouveau Dieu,
Sur un pavois de guerre ils dressaient l'Evangile,
La garde de leur glaive était sculptée en croix,
Saint-Michel écrasait la païenne Bellone,
Et Rome avait un roi qui par-dessus les rois
Haussait un front bâti pour la triple couronne.

Ils trônèrent ainsi, les cloîtres lumineux,
Jusqu'au jour où les vents de la Grèce fatale
Jetèrent brusquement leurs souffles vénéneux
A travers la candeur de l'âme occidentale.
Le monde émerveillé s'emplit d'esprit nouveau.
Mais les moines soudain grandirent à sa taille,
La puissance monta des bras à leur cerveau :
Eux, qui jadis, géants de lutte et de bataille,
Passaient, pennons au vent, dans les rouges assauts,
Se dressèrent, géants d'étude et de pensée.
Ils portèrent ainsi que de puissants faisceaux

Devant leur Christ nié, devant leur foi chassée,
Qui se penchait déjà du côté de la nuit,
Leur cœur brûlant toujours de sa flamme première:
Et l'idéal mystique et blanc fut reconstruit,
Et tout en haut la croix monta dans la lumière.

Tels se maintinrent-ils — et rien de leur orgueil
N'était depuis mille ans descendu de leur tête.

Mais aujourd'hui, dans le mépris et dans le deuil,
Dans l'isolement blême où leur fierté végète,
Dans le dédain, c'est à jamais qu'ils sont défunts,
Qu'ils sont couchés, qu'ils sont endormis dans leurs coules
Qu'ils sont les morts, les morts sans cierges, sans parfums,
Sans pleurs, les morts géants insultés par les foules.

CROQUIS DE CLOITRE

En automne, dans la douceur des mois pâlis,
Quand les heures d'après-midi tissent leurs mailles,
Au vestiaire, où les moines, en blancs surplis,
Rentrent se dévêtir pour aller aux semailles,

Les coules restent pendre à l'abandon. Leurs plis
Solennellement droits descendent des murailles,
Comme des tuyaux d'orgue ou des faisceaux de lys,
Et les derniers soleils les tachent de médailles.

Elles luisent ainsi sous la splendeur du jour,
Le drap pénétré d'or, d'encens et d'orgueil lourd,
Mais quand s'éteint au loin la diurne lumière

Mystiquement, dans les obscurités des nuits,
Elles tombent, le long des patères de buis,
Comme un affaissement d'ardeur et de prière.

MOINE SIMPLE

Ce convers recueilli sous la soutane bise
Cachait l'amour naïf d'un saint François d'Assise.

Tendre, dévotieux, doux, fraternel, fervent,
Il était jardinier des fleurs dans le couvent.

Il les aimait, le simple, avec toute son âme,
Et ses doigts s'attardaient à leurs feuilles de flamme.

Elles lui parfumaient la vie et le sommeil,
Et pour elles il aimait l'ombre et le soleil

Et le firmament pur et les nuits diaphanes,
Où les étoiles d'or suspendent leurs lianes.

Tout enfant, il pleurait aux légendes d'antan,
Où sont tués des lys, sous les pieds de Satan,

Où dans un infini vague, fait d'apparences,
Passent des séraphins parmi des transparences ;

Où les vierges s'en vont par de roses chemins,
Avec de grands missels et des palmes aux mains,

Vers la mort accueillante et bonne et maternelle
A ceux qui mettent l'or de leur espoir en elle.

Aux temps de mai ; dans les matins auréolés
Et l'enfance des jours vaporeux et perlés,

Quand la brume légère a la clarté des limbes
Et que flottent au loin des ailes et des nimbes,

Il étalait sa joie intime et son bonheur,
A parer, de ses mains, l'autel, pour faire honneur

A la très douce et pure et benoîte Marie,
Patronne de son cœur et de sa closerie.

Il ne songeait à rien, sinon à l'adorer,
A lui tendre son âme entière à respirer,

Rose blanche, si frêle et si claire et si probe,
Qu'elle semblait n'avoir connu du jour que l'aube,

Et qu'au soir de la mort, où sans aucun regret,
Jusqu'aux jardins du ciel, elle s'envolerait,

Doucement, de sa vie obscure et solitaire,
N'ayant rien laissé d'elle aux buissons de la terre,

Le parfum, exhalé dans un soupir dernier,
Serait, depuis longtemps, connu du ciel entier.

AUX MOINES

Moines venus vers nous des horizons gothiques,
Mais dont l'âme, mais dont l'esprit meurt de demain,
Qui reléguez l'amour dans vos jardins mystiques
Pour l'y purifier de tout orgueil humain,
Fermes, vous avancez par les routes des hommes,
Les yeux hallucinés par les feux de l'enfer,
Depuis les temps lointains jusqu'au jour où nous sommes,
Dans les âges d'argent et les siècles de fer,
Toujours du même pas sacerdotal et large.
Seuls vous survivez grands au monde chrétien mort,
Seuls sans ployer le dos vous en portez la charge
Comme un royal cadavre au fond d'un cercueil d'or.

Moines — oh! les chercheurs de chimères sublimes —
Vos cris d'éternité traversent les tombeaux,
Votre esprit est hanté par la lueur des cimes,
Vous êtes les porteurs de croix et de flambeaux
Autour de l'idéal divin que l'on enterre.

Oh! les moines vaincus, altiers, silencieux,
Oh! les géants debout sur les bruits de la terre,
Qui n'écoutez que le seul bruit que font les cieux;
Moines grandis, parmi l'exil et les défaites,
Moines chassés, mais dont les vêtements vermeils
Illuminent la nuit du monde, et dont les têtes
Passent dans la clarté des suprêmes soleils,
Nous vous magnifions, nous les poètes calmes,
Et puisque rien de fier n'est aujourd'hui vainqueur,
Puisqu'on a rabattu vers la fange, les palmes,
Moines, grands isolés de pensée et de cœur,
Avant que la dernière âme ne soit tuée,
Mes vers vous bâtiront de mystiques autels
Sous le velum errant d'une chaste nuée,
Afin qu'un jour cette âme aux désirs éternels,
Pensive et seule et triste, au fond de la nuit blême,

De votre gloire éteinte allume encor le feu,
Et songe à vous encor quand le dernier blasphème
Comme une épée immense aura transpercé Dieu !

CROQUIS DE CLOITRE

Dans un pesant repos d'après-midi vermeil,
Les stalles en vieux chêne éteint sont alignées,
Et le jour traversant les fenêtres ignées,
Etale, au fond du chœur, des nattes de soleil.

Et les moines dans leurs coules toutes les mêmes,
— Mêmes plis sur leur manche et mêmes sur leur froc,
Même raideur et même attitude de roc —
Sont là, debout, muets, plantés sur deux rangs blêmes.

Et l'on s'attend à voir leurs gestes arrêtés
Se prolonger soudain et les versets chantés
Rompre, à tonnantes voix, ces silences qui pèsent ;

Mais rien ne bouge, au long du grand mur blanc qui fuit,
Et les heures s'en vont, par le couvent, sans bruit,
Et toujours et toujours les grands moines se taisent.

SOIR RELIGIEUX

Des villages plaintifs et des champs reposés,
Voici que s'exhalait, dans la paix vespérale,
Un soupir doucement triste comme le râle
D'une vierge qui meurt pâle, les yeux baissés,

Le cœur en joie et tout au ciel déjà tendante.
Les vents étaient tombés. Seule encor remuait,
Là-bas, vers le couchant, dans l'air vide et muet,
Une cloche d'église à d'autres répondante

Et qui sonnait, sous sa mante de bronze noir,
Comme pour un départ funéraire d'escortes,
Vers des lointains perdus et des régions mortes,
La souffrance du monde éparse au fond du soir.

C'était un croisement de voix pauvres et lentes,
Si triste et deuillant qu'à l'entendre monter,
Un oiseau quelque part se remit à chanter,
Très faiblement, parmi les ramilles dolentes,

Et que les blés, calmant peu à peu leur reflux,
S'aplanirent — tandis que les forêts songeuses
Regardaient s'en aller les routes voyageuses,
A travers les terreaux, vers les doux angelus.

RENTRÉE DES MOINES

Le site est grave — et son éclat profond et noir
De marais en marais, au loin, se réverbère;
C'est l'heure où la clarté du jour d'ombres s'obère,
Où le soleil descend les escaliers du soir.

Une étoile d'argent lointainement tremblante,
Lumière d'or, dont on n'aperçoit le flambeau,
Se reflète, mobile et fixe, au fond de l'eau
Où le courant la lave, avec une onde lente.

A travers les champs verts s'en va se déroulant
La route dont l'averse a creusé les ornières;
Elle longe les noirs massifs des sapinières
Et monte au carrefour couper le pavé blanc.

Au loin scintille encore une lucarne ronde
Qui s'ouvre ainsi qu'un œil dans un pignon rongé :
Là, le dernier reflet du couchant s'est plongé,
Comme, en un trou profond et ténébreux, la sonde.

Et rien ne s'entend plus dans ce mystique adieu,
Rien — le site vêtu d'une paix métallique
Semble enfermer en lui, comme une basilique,
La présence muette et nocturne de Dieu.

II

Alors les moines blancs rentrent aux monastères,
Après secours portés aux malades des bourgs,
Aux laboureurs ployés sous le faix des labours
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux,
Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne
Et qu'on enterrera dans un coin de campagne,
Sans qu'on lave leur corps ni qu'on ferme leurs yeux,

Aux mendiants mordus de misères avides,
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller là-bas vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tels les moines blancs traversent les champs noirs,
Faisant songer au temps des jeunesses bibliques
Où l'on voyait errer des géants angéliques,
En longs manteaux de lin, dans l'or pâli des soirs.

III

Brusque, résonne au loin un tintement de cloche,
Qui casse du silence à coups de battant clair
Et se meurt et renaît, et jette à travers l'air
Un long appel, qui long, parmi l'écho, ricoche.

Il proclame que voici les pieux instants
Où les moines s'en vont au chœur chanter Ténèbres
Et promener sur leurs consciences funèbres
L'angoisse et la douleur de leurs yeux repentants.

Et tous sont là, priant; tous ceux dont la journée
S'est consumée au dur hersage, en pleins terreaux,
Ceux dont l'esprit, sur les textes préceptoraux,
S'épand, comme un reflet de lumière inclinée.

Ceux dont la solitude âpre et pâle a rendu
L'âme voyante et dont la chair sèche et brûlante
Jette vers Dieu le cri de sa maigreur sanglante,
Ceux dont les tourments noirs ont fait le corps tordu.

IV

Et les moines qui sont rentrés aux monastères,
Après visite faite aux malheureux des bourgs,
Aux laboureurs ployés sous le poids des labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

Un à un, devant tous, disent, à lente voix,
Qu'au dehors, quelque part, dans un coin de bruyère,
Il est un moribond qui s'en va sans prière
Et qu'il faut supplier, au chœur, le Christ en croix,

Pour qu'il soit pitoyable aux mendiants avides
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller au loin vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tous alors, tous les moines, très lentement,
Envoient vers Dieu le chant des lentes litanies ;
Et les anges qui sont gardiens des agonies
Ferment les yeux des morts, silencieusement.

CROQUIS DE CLOITRE

Tout blancs et comme emplis des tristesses passées,
Que recèlent leurs murs en leur écho pleureur,
Sous le recourbement des voûtes surbaissées,
Les corridors claustraux allongent leur terreur.

Leurs piliers sont couverts de sculptures funèbres
Et de grands Christs sur un gibet, écartelés,
Et la lumière mord les divines vertèbres
Et change en diamants les clous vermiculés.

Et de large et de long, sur les dallages sombres,
Tantôt dans la lumière et tantôt dans les ombres,
Avec un bruit frôlant de coules et de pas,

Des moines recueillis vont, se croisent, s'effacent...
Et tous prient Dieu les uns pour les autres et passent
Et tous s'aiment en lui, ne se connaissant pas.

MOINE SAUVAGE

On trouve encor de grands moines que l'on croirait
Sortis de la nocturne horreur d'une forêt.

Ils vivent ignorés en de vieux monastères,
Au fond d'un cloître, ainsi que des marbres austères,

Et l'épouvantement des grands bois résineux
Roule, avec sa tempête et sa terreur, en eux.

Leur barbe flotte au vent comme un taillis de verne
Et leur œil est luisant comme une eau de caverne,

Et leur grand corps drapé des longs plis de leur froc
Semble surgir, debout, dans les parois d'un roc.

Eux seuls, parmi ces temps de grandeur outragée,
Ont maintenu debout leur âme ensauvagée;

Leur esprit, hérissé comme un buisson de fer,
N'a jamais remué qu'à la peur de l'enfer;

Ils n'ont jamais compris qu'un Dieu porteur de foudre
Et cassant l'univers que rien ne peut absoudre,

Et de vieux Christs hagards, horribles, écumants,
Tels que les ont grandis les peintres allemands,

Avec la tête en sang et les mains large-ouvertes
Et les deux pieds crispés autour de leurs croix vertes ;

Et les saints à genoux dans un feu de tourment,
Qui leur brûlait les os et les chairs, lentement ;

Et les vierges, dans les cirques et les batailles,
Donnant aux lions roux à lécher leurs entrailles ;

Et les pénitents noirs qui, les yeux sur le pain,
Se laissaient, dans leur nuit rouge, mourir de faim.

Et tels s'useront-ils, en de vieux monastères,
Au fond du cloître, ainsi que des marbres austères.

SOIR RELIGIEUX

Vers une lune toute grande,
Qui reluit dans un ciel d'hiver,
Comme une patène d'or vert,
Les nuages vont à l'offrande.

Ils traversent le firmament,
Qui semble un chœur plein de lumières,
Où s'étageraient des verrières
Lumineuses obscurément,

Si bien que ces nuits remuées
Mirent au fond de marais noirs,
Comme en de colossaux miroirs,
La messe blanche des nuées.

MOINE FÉODAL

D'autres, fils de barons et de princes royaux,
Gardent, amples et clairs, leurs orgueils féodaux.

On les établit chefs de larges monastères
Et leur nom resplendit dans les gloires austères ;

Ils ont, comme jadis l'aïeul avait sa tour,
Leur cloître pour manoir et leurs moines pour cour ;

Ils s'asseoient dans les plis cassés droits de leurs bures,
Tels que des chevaliers dans l'acier des armures ;

Ils portent devant eux leur grande crosse en buis,
Majestueusement, comme un glaive conquis ;

Ils parlent au chapitre en justiciers gothiques,
Et leur arrêt confond les pénitents mystiques ;

Ils rêvent de combats dont Dieu serait le prix
Et de guerre menée à coups de crucifix ;

Ils sont les gardiens blancs des chrétiennes idées,
Qui restent au couchant sur le monde accoudées.

UNE ESTAMPE

Le corps émacié sous des voiles ballants,
La couronne de fer et d'or mordant la tempe,
L'empérière la mort règne dans une estampe,
Noire d'usure et d'ombre et vieille de mille ans.

Car cette estampe ornait jadis l'hôtellerie
D'un cloître bernardin relevant de Clairvaux ;
Ceux qui pèlerinaient par bourgs, par bois, par vaux,
Le soir, étaient hantés par cette allégorie,

Quand, les membres lassés et les pensers contrits,
Ils s'arrêtaient pour y dormir au monastère,
Et que le grand dortoir livide et solitaire,
Avec tout son silence, entrait dans leurs esprits.

Elle exerçait alors l'intime pénétrance
D'un art hostile à l'homme et pourtant recherché
Des cerveaux inquiets de grâce et de péché
Et des cœurs tourmentés par l'énigme et l'outrance.

On sentait que celui qui l'avait faite ainsi
Était un maître ardent, tourmenté de magie,
Qui cherchait, dans la peur du cercueil, l'énergie
De rester dans sa foi catholique, endurci.

Que de regards avaient passé sur cette image !
Que de baisers chrétiens et de pleurs pénitents,
Sur le macabre et grand squelette, à qui les temps
Avaient donné le ton d'un rugueux étamage !

Que de pensers remplis de deuil et d'infini !
Que de lèvres déjà froides et solennelles
Et qui n'avaient laissé d'autre souvenir d'elles
Qu'un peu de leur moiteur sur le vélin terni !

Oh ! les vieux pèlerins des grands siècles austères.
Oh ! les passants perdus dans l'espace lointain,
Ceux qui s'en vinrent hier, ceux qui viendront demain,
Les résignés, les forts, les purs, les solitaires !

Oh! les bouches en feu qui l'aimeront encor,
Les innombrables mains qui de leurs doigts d'argile
L'attoucheront, avec un tremblement fébrile,
Et qui toutes seront mortes, avant la mort !

CROQUIS DE CLOITRE

A pleine voix — midi s'exaltant au dehors
Et les champs reposant — les nones sont chantées,
Dans un balancement de phrases répétées
Et hantantes, comme un rappel de grands remords.

Et peu à peu les chants prennent de tels essors,
Les antiennes sont sur de tels vols portées,
A travers l'ouragan des notes exaltées,
Que tremblent les vitraux, au fond des corridors.

Le jour tombe en draps clairs et blancs par les fenêtres ;
On croirait voir pendus de grands manteaux de prêtres
A des clous de soleil. Mais soudain, lentement,

Les moines dans le chœur taisent leurs mélodies
Et, pendant un repos entre deux psalmodies,
Il vient de la campagne un lointain meuglement.

MÉDITATION

Heureux, ceux-là, Seigneur, qui demeurent en toi,
Le mal des jours mauvais n'a point rongé leur âme,
La mort leur est soleil et le terrible drame
Du siècle athée et noir n'entame point leur foi.

Obscurs pour nos regards, ils sont pour toi les lampes
Que les anges sur terre, avec leurs doigts tremblants,
Allument dans les soirs mortuaires et blancs
Et rangent comme un nimbe à l'entour de tes tempes.

Heureux le moine doux, pour qui l'orgueil n'est point,
Dont les yeux n'ont jamais, si ce n'est en prière,
Comme des braises d'or avivé leur lumière
Et dont l'amour retient le cœur à ton cœur joint.

Son esprit lumineux, telle une aube pascale,
N'épand d'autre clarté que la clarté du ciel;
Il marche, sans péché ni désir véniel,
Comme en une fraîcheur de paix dominicale.

Heureux le moine saint s'abattant à genoux,
Devant ta croix, dressant au ciel ses larges charmes,
Et qui lave ton nom avec les mêmes larmes
Que nous prostituons à nos douleurs à nous.

Son cœur est tel qu'un lac dans la montagne blanche,
Qui réverbère en ses pâles miroirs dormants
Et ses vagues où scintillent des diamants,
Toute clarté de Dieu qui sur terre s'épanche.

Heureux le moine rude, ardent, terrible, amer,
Dont le sang se ravive aux larmes des supplices,
Dont la peau se lacère aux griffes des cilices
Et qui traîne vers toi les loques de sa chair.

Pour en tordre le mal, ses mains tortionnaires
Ont d'un si noir effort étreint son corps pâmé,
Qu'il n'est plus qu'âme enfin et qu'il vit sublimé,
Tout seul, comme un rocher plus haut que les tonnerres.

Heureux les moines grands, heureux tous ceux qui vont
Là-bas, en des chemins de paix et de prière,
Les regards aimantés par la vague lumière
Qui se fait deviner par-delà l'horizon.

LES CONVERSIONS

I

De quels horizons noirs et de quels lointains d'or
Accourez-vous au seuil du cloître aride et terne,
Grands ascètes chrétiens, qui seuls tenez encor,
Debout, votre Dieu mort, sur le monde moderne?

Toi, d'où viens-tu, toi, moine âpre, farouche et beau,
Moine tumultueux, dont l'âme exaspérée
Et ténébreuse a pris le cloître pour tombeau?
Depuis que Dieu parut dans ta vie effarée,
Comme une torche en feu sous des voûtes, le soir,
Ta volonté d'airain superbement maîtresse
A dompté tes désirs, a bridé ton espoir
Et fait crier ton cœur d'angoisse et de détresse.
Mais ton humilité, c'est encor de l'orgueil :

Tu restes roi, dans ta servitude claustrale,
Dans ton obéissance à tous et dans ton deuil.
La règle en sa vigueur grave et préceptorale,
Dont les convers pieux suivent les sentiers d'or,
Tu l'exagères tant que c'est toi qui domines.
Ton front est fier, tes yeux victorieux encor,
Les lins de tes manteaux ont des blancheurs d'hermines,
Tu porteras, un jour, la crosse et le camail,
Et tes frères craindront tes rages catholiques,
Loup superbe, rentré soudain dans le bercail.
Oh! quel effondrement d'espoirs hyperboliques,
Et quels rêves tués doivent joncher ton cœur,
Et quel rouge brasier doit enflammer ton torse,
Et quel étreignement doit te saisir, vainqueur,
Et te sécher la langue et te hausser la force
Quand tu songes, le soir, aux jours qui sont passés!

Tu montais autrefois au palais de la vie,
Le cerveau grandiose et les sens embrasés;
Les beaux désirs ainsi qu'une table servie
S'étalaient devant toi sur des terrasses d'or;
Des escaliers, dont les marches comme des glaives
Tournoyaient en spirale au fond du grand décor,
Servaient aux pieds ailés et joyeux de tes rêves,

Des sites langoureux et de vagues halliers,
Où flottaient doucement les écharpes des brumes,
Se découvraient du haut de superbes paliers,
Et des femmes, traînant leurs robes en écumes
Derrière elles, penchaient, sous des rameaux lascifs,
Toute leur chair vers tes amours et tes victoires.
Oh! que de seins tendus et de corps convulsifs
Tes beaux bras ont saisis dans leurs étreintes noires
Et tes baisers mordus pendant tes nuits d'ardeur!
Quel cortège voilé de pâles amoureuses
Ton souvenir éclaire à son flambeau rôdeur,
Et quels sanglots plaintifs d'éternelles pleureuses
Ton âme entend là-bas, au fond des soirs, gémir!
Mais tous ces désespoirs et toutes ces colères
Tu les veux, tu les dois, hors de ton cœur, vomir,
Et ton torse puissant, chargé de scapulaires,
Ne peut plus rien garder de sa folie en soi.
L'Eglise te proclame et t'appelle et t'élève;
Demain tu seras fort et solennel, la foi
Sera, comme un drapeau gonflé d'orgueil, ton rêve.

II

Toi, ton songe volait vers l'infini, tu fus
Quelque chercheur ardent, profond et solitaire,

Dans la science humaine et ses dogmes reclus.
Ton cerveau flamboyait aux choses de la terre,
Chaque minuit, quand sur les lacs pâles des cieux,
Comme de grands lotus blanchissaient les étoiles,
Tu regardais s'ouvrir leur floraison de feux ;
Elles étaient pour toi sans mystères, ni voiles,
Et tu prenais pitié des pâtres pèlerins
Dont l'âme avait tremblé, devant ces fleurs fatales.
Toi, tu savais leur vie et marquais leurs destins,
Tes yeux avaient scruté leurs flammes végétales
Et ton esprit, hanté d'aurore et d'avenir,
Avait montré par où les rouges découvertes,
Avec leurs torches d'or, un jour, devraient venir,
Lorsque, soudain, passa dans les plaines désertes,
Où ton rêve volait comme un aigle, au milieu
Des suprêmes effrois et des blêmes vertiges,
Un vent qui t'abattit aux pieds d'airain de Dieu.
Ton front resta pâli de ces brusques prodiges,
Ton cœur se dégonfla de folie et d'orgueil,
Et de vaine science et de farouche envie,
Et tes pas retournés te menèrent au seuil
Du cloître où l'homme habite au-delà de la vie.

III

Et toi, le sabre au poing tu courais dans la gloire,
Au galop clair-sonnant de ton étalon roux,
Qui, les sabots polis et blancs comme l'ivoire,
Sautait dans la mêlée et mordait de courroux
Les nuages de poudre épars sur la bataille.
Tu t'avançais, beau cavalier habillé d'or,
Aussi droit de fierté que superbe de taille;
L'audace t'emportait, au vent de son essor,
La peur ne mordait point tes moelles énergiques;
Tu portais ton orgueil ainsi qu'un gonfanon,
Et tes soldats, épris de courages tragiques,
Savaient quel large éclair passait dans ton renom.
Tu traversas ainsi des guerres et des guerres
Et des assauts et des haines et des amours.

Maintenant les combats sont choses de naguères
Et ta vie a changé comme un fleuve, de cours.

Et c'est toi que l'on voit là-bas, avec ta gaule,

Front nu, le corps étroit dans ton manteau ballant,
Arc-bouté de la main contre le tronc d'un saule,
Tenir sous garde et suivre au loin ton troupeau blanc
De vaches et de porcs baignés de brume rose,
Tes génisses paissant près des marais déserts
Et tes grands bœufs, tassant leur croupe grandiose,
Dans la levée en fleur des longs herbages verts.
Et tel, moine soumis qui vis auprès des bêtes,
Qui, repentant, a pris le chemin de la Foi,
Tu laisses la nature et son deuil et ses fêtes
Entrer avec son calme et sa douceur en toi.
Pourtant, quand tu reviens, le soir, vers l'oratoire
Et que s'ouvrent au loin les étables, parfois,
Un clairon très lointain sonne dans ta mémoire
Le défilé guerrier des choses d'autrefois,
Et ton esprit s'échauffe à ces soudains mirages
Et tes yeux, réveillés de leur claustral sommeil,
Suivent longtemps, là-bas, la charge des nuages,
Qui vont, les flancs troués des glaives du soleil.

SOIR RELIGIEUX

Un silence souffrant pénètre au cœur des choses,
Les bruits ne remuent plus qu'affaiblis par le soir,
Et les ombres, quittant les couchants grandioses,
Descendent, en froc gris, dans les vallons s'asseoir.

Un grand chemin désert, sans bois et sans chaumières,
A travers les carrés de seigle et de sainfoin,
Prolonge en son milieu ses deux noires ornières
Qui s'en vont et s'en vont infiniment au loin.

Dans un marais rêveur, où stagne une eau brunie,
Un dernier rai se pose au sommet des roseaux :
Un cri grêle et navré, qui pleure une agonie,
Sort d'un taillis de saule où nichent des oiseaux ;

Et voici l'angelus dont la voix tranquillise
La douleur qui s'épand sur ce mourant décor,
Tandis que les grands bras des vieux clochers d'église
Tendent leur croix de fer par-dessus les champs d'or.

LES MATINES

Moines, vos chants d'aurore ont des élans d'espoir,
Et des bruits remontants de cloche et d'encensoir :

Quand les regards, suivant leur route coutumière,
Montent vers les sommets chercher de la lumière ;

Quand le corps dégourdi des langueurs du réveil,
Comme un jardin d'été se deplie au soleil ;

Quand le cerveau, tiré des sommeils taciturnes.
Secoue au seuil du jour ses visions nocturnes,

Quand il reprend sur lui la charge de penser,
Et que l'aube revient d'orgueil le pavoiser ;

Quand notre âme se fond dans la volupté d'être
Et que de nouveaux sens nous demandent à naître ;

Moines, vos chants d'aurore ont des élans d'espoir
Et des bruits remontants de cloche et d'encensoir.

LES VÊPRES

Moines, vos chants du soir roulent parmi leurs râles
Le flux et le reflux des douleurs vespérales.

Lorsque dans son lit froid, derrière sa cloison,
Le malade redit sa dernière oraison ;

Lorsque pour les défunts, que demain l'on enterre,
Les fossoyeurs, au son du glas, remuent la terre ;

Lorsqu'on croise à jamais, dans la chambre des morts,
Le linceul sur leurs bras, leurs bras sur leurs remords ;

Lorsque les derniers coups de la cloche qui tinte
Meurent dans les lointains, comme une voix éteinte.

Et qu'en fermant les yeux pour s'endormir, la nuit
Etouffe, entre ses cils, la lumière et le bruit :

Moines, vos chants du soir roulent parmi leurs râles
Le flux et le reflux des douleurs vespérales.

MÉDITATION

Heureux ceux-là, Seigneur, qui demeurent en toi ;
Le mal des jours mauvais n'a point rongé leur âme,
La mort leur est soleil et le terrible drame
Du siècle athée et noir n'entame point leur foi.

Tout œuvre se disjoint, toute gloire s'efface ;
Ce que sont devenus les claironneurs d'orgueil,
Demandez-le, vous tous, qui franchissez le seuil
De leurs tombeaux, aux vers qui leur rongent la face.

Les jours sont engloutis par les prompts lendemains ;
Toute joie entre une heure et s'éloigne et s'exile.
Vous qui marchez, serrant votre bonheur stérile,
Déjà le dégoût coule et sort d'entre vos mains.

Toute science enferme au fond d'elle le doute,
Comme un flanc fatigué recèle un enfant mort,
Vous qui passez, le pied hardi, le torse fort,
Chercheurs, voici le soir qui vous barre la route.

Toute chair est fragile et son déclin est tel.
Que jeune, elle est déjà maudite en ses vertèbres ;
Quels crocs ont déchiré l'orgueil des seins célèbres ?
Vous qui passez, songez aux chiens de Jézabel !

AGONIE DE MOINE

Faites miséricorde au vieux moine qui meurt,
Et recevez son âme entre vos mains, Seigneur.

Quand les maux lui crieront que sa force profonde
A terminé le cours de sa vie en ce monde,

Quand ses regards vitreux, obscurcis et troublés,
Enverront leurs adieux vers les cieux étoilés;

Quand se rencontrera, dans les affres des fièvres,
Une dernière fois, votre nom sur ses lèvres;

Quand il se raidira dans un suprême effort,
La chair épouvantée à l'aspect de la mort;

Quand, l'esprit obscurci du travail des ténèbres,
Il cherchera la croix avec des mains funèbres;

Quand on recouvrira de cendres son front ras
Et que pour bien mourir on croisera ses bras;

Quand on lui donnera pour suprême amnistie,
Pour lampe de voyage et pour soleil, l'hostie;

Quand les cierges veillants pâliront de lueurs
Son visage lavé des dernières sueurs;

Quand on abaissera sa tombante paupière,
A toute éternité, sur son lobe de pierre;

Quand, raides et séchés, ses membres verdiront,
Et que les premiers vers en ses flancs germeront;

Quand on le descendra, sitôt la nuit tombée,
Parmi les anciens morts qui dorment sous l'herbée;

Quand l'oubli prompt sera sur sa fosse agrafé,
Comme un fermoir de fer sur un livre étouffé :

Faites miséricorde à son humble mémoire,
Seigneur, et que son âme ait place en votre gloire!

MORT CHRÉTIENNE

Qu'il te soit fait hommage et gloire, ô mort chrétienne
Parmi les biens du temps seule réalité,
Seul pain spirituel dont le cœur entretienne,
En ces jours passagers, sa faim d'éternité ;

Qu'il te soit fait hommage et gloire, ô mort austère,
A toute heure qui vient et passe, à tout moment,
Toi, dont l'autel d'ébène appuyé sur la terre
Mêle sa flamme à la splendeur du firmament.

Qu'il te soit fait hommage à travers les années,
Grave ensevelisseuse ! O mort ! O noir amour !
Qui dans tes maigres mains détiens les destinées
Et qui remplis de ciel les yeux défunts au jour ;

Mort des moines, mort des martyrs et mort des vierges,
Hosannas traversant les vastes cieux hautains,
O mort ceinte des feux innombrables des cierges,
O mort qui fais la vie ! O mort qui fais les saints !

Le juste ne craint pas ta fidélité sombre,
Il regarde au-delà des horizons flottants :
Que sont les ans ? Une ombre errant après une ombre,
Dans le brouillard trompeur de l'espace et du temps.

LE CIMETIÈRE

Sous ce terrain pierreux que les folles avoines
Et les chiendents et les ronces couvrent de vert,
On enterrait — voici quatre siècles — des moines
Les mains jointes, le front du capuchon couvert,
Le corps enveloppé de la pudeur des laines.
Ils s'endormaient dans un calme sacerdotal
Et rien ne leur venait, ni des mers, ni des plaines,
Qui pût troubler leur long sommeil horizontal.
Alors, comme aujourd'hui, les belles orges mûres
Etendaient leur marée aux lointains horizons
Où luisaient les clochers ainsi que des mâtures;
L'enclos funèbre était cerné par les moissons;
La même terre était de micas chatoyée,
La même croix d'airain, que midi faisait d'or,

Tenait sur ses grands bras sa douleur déployée
Et semblait un oiseau qui prend un tel essor
Qu'il atteindra le ciel, d'un seul coup d'aile immense.

Depuis, les morts nouveaux écrasèrent les vieux
Et toujours cet enclos que le deuil ensemence
S'étend, vierge et muet, vide et silencieux,
Mêlant et remêlant les cendres aux poussières,
Les défunts aux défunts, les débris aux débris,
Sous le même soleil et les mêmes prières ;
Toujours les blés houleux entourent son mur gris,
Toujours, sous le manteau de ses folles avoines,
De ses chiendents rugueux et de son gazon vert,
Il tient caché les corps des abbés et des moines,
Les mains jointes, le front du capuchon couvert.
Et cette antiquité de deuil réglementaire,
Ces mêmes morts toujours à d'autres succédant,
Qui rendirent jadis cet enclos légendaire,
Ont maintenu, dans notre âge de doute ardent,
Autour du deuil chrétien de ces trépas superbes,
Mystérieusement couchés dans ce coin noir,
Les mêmes bruits pieux de vent parmi les herbes
Et d'oiseaux clairs rythmant leurs chansons dans le soir.

Aussi par les beaux soirs d'hiver glacés de lune,
Sous un ciel ruisselant d'or et d'argent nombreux,
Ce lieu répand encor sa hantise importune,
Et lorsque les brouillards montent du sol pierreux
Et s'étendent, sur les tombes, en blanc suaire,
On voit, là-bas, de grands moines se rassembler,
Se saluer le front par terre et s'en aller
Par la vague terreur de la nuit mortuaire.

AUX MOINES

Et maintenant, pieux et monacaux ascètes,
Qu'ont revêtus mes vers de longs et blancs tissus,
Hommes des jours lointains et morts, hommes vaincus
Mais néanmoins debout encor, hommes poètes,
Qui ne souffrez plus rien de nos douleurs à nous,
Rien de notre orgueil roux, rien de notre paix noire,
Qui rivez vos regards sur votre Christ d'ivoire,
Tel que vous devant lui, l'âme en flamme, à genoux,
Le front pâli du rêve où mon esprit s'obstine,
Je vivrai seul aussi, tout seul, avec mon art;
Et le serrant en mains, ainsi qu'un étendard,
Je me l'imprimerai si fort sur la poitrine,
Qu'au travers de ma chair, il marquera mon cœur.
Car il ne reste rien que l'art sur cette terre

Pour tenter un cerveau puissant et solitaire
Et le griser de rouge et tonique liqueur.

Quand tout s'ébranle ou meurt, l'Art est là qui se plante
Nocturnement bâti comme un monument d'or,
Et chaque soir, que, dans la paix, le jour s'endort,
Sa muraille en miroir grandit étincelante
Et d'un reflet rejette au ciel le firmament.
Les poètes, venus trop tard pour être prêtres,
Marchent vers les lueurs qui tombent des fenêtres
Et reluisent, ainsi que des plaques d'aimant.
Le dôme ascend si haut que son faîte est occulte,
Les colonnes en sont d'argent et le portail
Sur la mer rayonnante ouvre au loin son vantail
Et le plain-chant des flots se mêle aux voix du culte.
Le vent qui passe et qui s'en vient de l'infini
Effleure avec des chants mystérieux et frêles
Les tours, les grandes tours, qui se toisent entre elles
Comme des géants noirs de force et de granit,
Et quiconque franchit le silence des porches,
N'aperçoit rien, sinon, au fond, à l'autre bout,
Une lyre d'airain qui l'attend là, debout,
Immobile, parmi la majesté des torches.
Et ce temple toujours pour nous subsistera

Et longtemps et toujours luira dans nos ténèbres,
Quand vous, les moines blancs, les ascètes funèbres
Aurez disparu tous en lugubre apparat,
Dans votre froc de lin ou votre aube mystique,
Au pas religieux d'un long cortège errant,
Comme si vous portiez à votre Dieu mourant,
Au fond du monde athée, un dernier viatique.

SOIR RELIGIEUX

Près du fleuve roulant vers l'horizon ses ors
Et ses pourpres et ses vagues entre-frappées,
S'ouvre et rayonne, ainsi qu'un grand faisceau d'épées,
L'abside ardente avec ses sveltes contreforts.

La nef prolonge au loin ses merveilleux décors :
Ses murailles de nuit ou d'ombre enveloppées,
Ses verrières d'émaux et de bijoux jaspées
Et ses cryptes, où sont couchés des géants morts.

L'âme des jours anciens a traversé la pierre
De sa douleur, de son encens, de sa prière
Et resplendit dans les soleils des ostensoirs;

Et tel, avec ses toits lustrés comme un pennage,
Le temple entier paraît surgir, au fond des soirs,
Comme une châsse énorme, où dort le moyen âge.

LES BORDS DE LA ROUTE

1882-1894

A Paul Signac.

DÉCORS TRISTES

EN DÉCEMBRE

Sous le pâle et rugueux brouillard d'un ciel d'hiver,
Le froid gerce le sol des plaines assoupies,
La neige adhère encor aux flancs d'un talus vert
Et par le vide entier grincent des vols de pies.

Avec leurs fins rameaux en serres de harpies,
De noirs taillis méchants s'acharnent à griffer,
Des feuillages pourris s'effilent en charpies ;
On s'imagine entendre au loin casser du fer.

Oh! l'infini du morne hiver! il incarcère
Notre âme en un étau géant qui se resserre,
Tandis qu'avec un dur et sec et faux accord

Une cloche de bourg voisin dit sa complainte,
Martèle obstinément l'âpre silence — et tinte
Que, dans le soir, là-bas, on met en terre un mort.

LES BRUMES

Heures mornes d'hiver, mélancoliquement
Et douloureusement, roulez sur mes pensées
Et sur mon cœur vos longs linceuls d'enterrement
Faits de rameaux défunts et de feuilles froissées
Et livides, tandis qu'au loin, vers l'horizon,
Sous l'ouatement mouillé de la plaine dormante,
Parmi les échos sourds et souffreteux, le son
D'un angelus lassé se perd et se lamente
Encore et va mourir dans le vide du soir,
Si seul, si pauvre et si craintif, qu'une corneille,
Blottie au creux humide et noir d'un vieux voussoir,
A l'entendre gémir et sangloter, s'éveille
Et doucement répond et se plaint à son tour
A travers le silence entier que l'ombre apporte,
Et tout à coup se tait, croyant que dans la tour
L'agonie est finie et que la cloche est morte.

SUR LA COTE

Un vent rude soufflait par les azurs cendrés,
Quand du côté de l'aube, ouverte à l'avalanche,
L'horizon s'ébranla dans une charge blanche
Et dans un galop fou de nuages cabrés.

Le jour entier, jour clair, jour sans pluie et sans brume,
Les crins flottants, les flancs dorés, la croupe en feu,
Ils ruèrent leur course à travers l'éther bleu,
Dans un envolement d'argent pâle et d'écume.

Et leur élan grandit encor, lorsque le soir,
Coupant l'espace entier de son grand geste noir,
Les poussa vers la mer, où sifflaient les rafales,

Et que l'ample soleil de juin, tombé de haut,
Se débattit, sanglant, sous leur farouche assaut,
Comme un rouge étalon dans un rut de cavales.

VAGUEMENT

Voir une fleur là-bas, fragile et nonchalante,
En cadence dormir, au bout d'un rameau clair,
En cadence, le soir, fragile et nonchalante,
Dormir ;— et tout à coup voir luire au clair de l'air,
Luire, comme une pierre, un insecte qui danse,
Ou bien s'immobilise au bout d'un rayon d'or ;
— Et voir au bord des quais un navire en partance
Et qui s'attarde et qui hésite en son essor,
Tandis que ses marins de Flandre ou d'Aquitaine
Tous ensemble précipitent et les départs
Et les adieux ; et puis, à ces choses prochaines,
A ces choses du soir confier les hasards :
Craindre si la fleur tombe ou si l'insecte passe
Ou si le clair navire érige et tend ses mâts

Vers la tempête et vers l'écume et vers l'espace
Et s'il part dans la houle énorme, au son des glas...
Ton souvenir ! — et le mêler à ces présages,
A ce navire, à cet insecte, à cette fleur,
Ton souvenir qui plane, ainsi que des nuages,
Au couchant d'ombre et d'or de ma douleur.

NOEL

Les torses violents et farouches des nues
Qui surplombaient le monde et les temples latins,
Avaient eu beau suivant les lois et les destins
Ruer contre les Dieux leurs chairs noires et nues.

L'Olympien de marbre était resté, là-haut,
Le bras armé d'éclairs et debout sur la foudre
Broyant les doigts du temps qui n'avaient pu découdre
Pas même après mille ans les bords de son manteau.

Quand le simple rayon d'une étoile nouvelle
Frôlant son front, l'atteint, le trouble et lui révèle
Qu'un prodige inconnu s'impose au songe humain,

Et ce premier rayon toujours plus clair fulgure,
Grandit, se double, et tout à coup se transfigure
En croix de sang et d'or barrant le ciel romain.

LES CIERGES

Longs doigts en feu, cierges! — Ils s'allument les soirs,
Par rangs, mais un à un, sur des chandeliers d'or;
Ils s'allument, minces flammes, dans un décor
Et de cartels et de blasons et de draps noirs.

Ils s'allument dans le silence et les ténèbres,
Avec le grésil bref et méchant de leur cire;
Ils se moquent — et l'on croirait entendre rire
Les prières autour des estrades funèbres.

Les morts! Ils sont couchés très longs dans leurs remords
Et leur linceul très pâle et les deux pieds dressés
En pointe et les regards en l'air et trépassés
Et repartis chercher ailleurs les autres morts.

Chercher? Mais les cierges les conduisent; les cierges,
Pour les charmer et leur illuminer la route
Et leur souffler la peur et leur souffler le doute
Aux carrefours multipliés des chemins vierges.

Ils ne trouveront point les morts aimés jadis,
Ni les anciens baisers, ni les doux bras tendus,
Ni les amours lointains, ni les destins perdus;
Car les cierges ne mènent pas en paradis.

Ils s'allument dans le silence et les ténèbres,
Avec le grésil bref et méchant de leur cire
Ils se moquent — et l'on entend gratter leur rire
Autour des estrades et des cartels funèbres.

Ongles pâles au bout de hauts chandeliers d'or!

KATO

HOMMAGE

I

Pour y tasser le poids de tes rouges trésors,
Tes doubles seins frugaux et savoureux qu'arrose
Ton sang, tes bras bombés que lustre ta peau rose,
Ton ventre où les poils roux crispent un pampre d'or,

Je tresserai mes vers comme, au fond des villages,
Sous le hangar humide et bas, les vieux vanniers
Mêlent les osiers bruns et blancs de leurs paniers,
En dessins nets, pris à l'émail des carrelages.

Ils contiendront les beautés claires de ton corps;
Et je les porterai comme des fleurs de fête,
En tas massifs et blonds, au soleil, sur ma tête,
Orgueilleusement droit, comme il convient aux forts.

II

Ta grande chair me fait songer aux satyresses
Dont Paul Rubens, avec le feu de ses pinceaux,
Incendiait le dos musclé, la hanche épaisse,
Les seins pointés vers les yeux verts des lionceaux.

Ton sang était le leur, alors qu'au crépuscule,
Sous les astres illuminant un ciel d'airain,
Leur grande voix hélait quelque farouche Hercule
Que la nuit égarait dans le brouillard marin.

III

Ce que je choisirais pour te symboliser,
Ce ne seraient ni lys, ni tournesols, ni roses
Ouvrant aux vents frôleurs leur corolle en baiser,
Ni les grands nénuphars dont les pulpes moroses

Et les larges yeux froids, chargés d'éternité,
Fixent sur l'étang clair leurs rêves immobiles,
Ni le peuple des fleurs violent et fouetté
De colère et de vent sur les grèves hostiles,

Non. — Mais tout frémissants d'aurore et de soleil,
Comme des jets de sang laissant fuser leurs gerbes,
En pleine floraison, en plein faste vermeil,
Ce serait un massif de dahlias superbes,

Qui dans l'automne en feu des jours voluptueux,
Dans la maturité chaude de la matière,
Comme de grands tétons rouges et monstrueux,
Se raidiraient sous les mains d'or de la lumière.

IV

Les forts montent la vie ainsi qu'un escalier,
Sans voir d'abord que les femmes sur leurs passages
Tendent vers eux leurs seins, leurs fronts et leurs visages
Et leurs bras élargis en branches d'espalier.

Ils sont des assoiffés de ciel, vivant hallier,
Où buissonnent des feux en de noirs paysages,
Et si haut montent-ils, séduits par des présages,
Qu'ils parviennent enfin au suprême palier.

Ils y cueillent des fruits d'astres et de comètes;
Puis descendent, lassés de gloire et de conquêtes,
L'esprit déçu, les yeux ailleurs, les cœurs brûlés;

Et regardant alors les femmes qui les guettent,
Ils tombent à genoux devant elles, et mettent
Entre leurs mains en or les grands mondes volés.

CANTIQUE

I

Je voudrais posséder pour dire tes splendeurs,
Le plain-chant triomphal des vagues sur les sables,
Ou les poumons géants des vents intarissables;

Je voudrais dominer les lourds échos grondeurs,
Qui jettent dans la nuit des paroles étranges,
Pour les faire crier et clamer tes louanges;

Je voudrais que la mer tout entière chantât,
Et comme un poids le monde élevât sa marée,
Pour te dire superbe et te dresser sacrée;

Je voudrais que ton nom dans le ciel éclatât,
Comme un feu voyageur et roulât, d'astre en astre,
Avec des bruits d'orage et des heurts de désastre.

II

Les pieds onglés de bronze et les yeux large-ouverts,
Comme de grands lézards, buvant l'or des lumières,
Se traînant vers ton corps mes désirs longs et verts.

En plein midi torride, aux heures coutumières,
Je t'ai couchée, au bord d'un champ, dans le soleil ;
Là-bas, frissonne un coin embrasé du méteil,

L'air tient sur nos amours de la chaleur pendue,
L'Escaut s'enfonce au loin comme un chemin d'argent,
Et le ciel lamé d'or allonge l'étendue,

Et tu t'étends lascive et géante, insurgeant,
Comme de grands lézards buvant l'or des lumières
Mes désirs revenus vers leurs ardeurs premières.

AU CARREFOUR DE LA MORT

I

Hélas ! ton corps ! ô ma longue et pâle malade.
Ton pauvre corps d'orgueil parmi les coussins blancs !...
Les maux serrent en toi leur nerveuse torsade
Et vers l'éternité tournent tes regards lents.

Tes yeux, réservoirs d'or profond, tes yeux bizarres
Et doux, sous ton front las, ont terni leurs ardeurs.
Comme meurent les soirs d'été dans l'eau des mares,
Mélancoliquement, dans tes grands yeux, tu meurs.

Tes bras qui s'étalaient au mur de ta jeunesse,
Tel qu'un cep glorieux vêtu de vins et d'ors,
Au long de tes flancs creux lignent leur sécheresse,
Pareils aux bras osseux et sarmenteux des morts.

Tes seins, bouquets de sève étalés sur ton torse,
Iles de rouge amour sur un grand lac vermeil,
Délustrés de leur joie et vidés de leur force,
Sèchent, eux que mon rut levait à son soleil.

Et maintenant, qu'aux jours de juin, pour te distraire,
On t'amène, là-bas, dans les jardins t'asseoir.
Dès qu'on t'étend sur les gazons, je crois te voir
Tout lentement déjà t'enfoncer sous la terre.

II

A voir si pâle et maigre et proche de la mort,
Ta chair, ta grande chair, jadis évocatoire,
Et que les roux midis d'été parsemaient d'or
Et grandissaient, mes yeux se refusent à croire

Que c'est à ce corps-là, léché, flatté, mordu,
Chaque soir, par les dents et l'ardeur d'une bête,
Que c'est à ces deux seins pâles que j'ai pendu
Mes désirs, mes orgueils et mes chants de poète.

Et néanmoins je l'aime encor, quoique flétri,
Ce corps, horizon triste ouvert à ma pensée,
Arbre aux rameaux cassés, soleil endolori,
Ce corps de pulpe morte et de chair effacée,

Et je le couche en rêve au fond du bateau noir,
Qui conduisait jadis, aux temps chanteurs des fées,
Vers leurs tombeaux ornés d'ombre, comme un beau soir,
— Cheveux au fil des eaux et robes dégrafées —

Les défuntes d'amour dont les purs yeux lointains
Brillent parmi les bois, les taillis et les landes,
Et dont les longs manteaux d'argents et de satins,
Comme des clairs de lune ardent dans les légendes.

Et comme elles, je veux te conduire à travers
Les fleuves et les lacs et les ruisseaux de Flandre,
Là-bas, vers les terreaux et les pacages verts
Et les couchants sablés de leur soleil en cendre,

Là-bas, vers les halliers obscurs et pavoisés
Avec des grappes d'ombre et des fleurs de lumière,
Où les rameaux noueux se tordent enlacés
Dans un spasme muet de sève et de matière.

Et telle, une suprême et magnifique fois
Mon rêve aura pleuré ta beauté rouge et forte ;
Pauvre corps ! pauvre chair ! pauvre et douce voix
Morte !

III

La mort peindra ta chair de ce vieux ton verdâtre
Délicatement jaune et si fin, qu'on dirait
Qu'à travers le cadavre un printemps transparaît
Et qu'une lueur jeune en avive l'albâtre.

Et recueilli du cœur, des yeux et du cerveau,
Sentant pâlir en moi, comme une ample lumière,
Le souvenir trop net de ta beauté plénière.
J'irai m'agenouiller devant ce corps nouveau.

Je lui dirai les grands versets mélancoliques
Que l'Eglise, ta mère, épand aux trépassés.
Et je lui parlerai de nos amours passés
Avec les mots fanés des hymnes catholiques.

Je fixerai dans mon esprit ses traits humains,
Ses yeux scellés au jour, au soleil, à la gloire,
Et rien n'effacera jamais de ma mémoire
La croix que sur ton cœur dessineront tes mains.

Et pour réaliser ton suprême souhait,
Le soir, dans la piété des chrétiennes ténèbres,
Je sortirai ton sein de ses voiles funèbres
Et je le baiserai tel que la mort l'a fait.

IV

Depuis que te voilà dissoute au cercueil sombre
Et que les vers se sont nourris de ta beauté
Et que la pourriture habite avec ton ombre
Et creuse en toi les nids de sa fécondité,

Qu'il fasse aurore ou soir, mon âme est douloureuse
Et stérile aux splendeurs des sites et des airs,
Le jour, ta forme est là, passante et vaporeuse,
La nuit, ton long fantôme emplit mes bras déserts.

Il m'apparaît dans un orgueil pâle et candide,
Debout, mais sèchement retouché par la mort,
Mêlant je ne sais quoi de triste et de splendide
Au déploiement funèbre et las de ses crins d'or.

Il me regarde — et ses regards semblent des plaintes
D'un exilé lointain, doux et silencieux,
Et telle est la douleur de ses clartés éteintes,
Que doucement mes mains lui ferment les deux yeux.

FRESQUES

LES VIEUX ROIS

Hommes stérilisés par des siècles d'ennui
Et le regret mortel des voluptés taries.
Vos mains? du fer; vos cœurs? du bronze et de la nuit.
Et vos ongles et vos deux yeux? des pierreries.

Immobiles soleils, étincelants et noirs,
Brûlant sur des trônes illuminés de gloire
Et d'or; masques rêveurs et grands comme les soirs,
Et calcinés comme les rocs d'un promontoire.

Vieillards redoutables et vieux comme les mers,
Qui regardez en vous pour voir toute la terre,
Qui n'interrogez point l'azur des cieux amers,
Et demeurez penchés sur votre seul mystère.

Les fers cruels flamboient et vous dardez comme eux,
Sous vos mitres d'orgueil et vos étoles bleues,
Vos sceptres sont pareils à des doigts venimeux
Et la terreur de votre front souffle à cent lieues.

Et vous restez muets, toujours. Un léopard
Lèche vos pieds bagués, et des femmes qu'on pare,
Pour vous distraire à les tuer d'un seul regard,
Tordent en vain vers vous leur corps brusque et barbare.

Et votre cerveau sèche et demeure engourdi,
Lassé de visions de meurtre et de magie,
Et plus aucun vouloir en vous ne resplendit :
Et vous mourez tout seuls, un soir, dans une orgie.

SOUS LES PRÉTORIENS

Les soirs ! voici les soirs de pourpre, évocateurs
De carnages et de victoires,
Lorsque chantent dans les mémoires
Les clairons fabuleux et les buccins menteurs.

Et regardez ! Dans la mobile obscurité
D'une salle immense, personne.
Un bourdon sonne,
A travers l'ombre rouge, avec mordacité !

L'orgueil des étendards coiffés d'alérions
Vaguement remue et flamboie ;
Un bas-relief se creuse et se déploie
Où le granit se crispe en mufles de lions.

Un bruit de pas guerriers multiplié s'entend
Derrière un grand rideau livide ;
Un trône est là, sanglant et vide....
Et le silence brusque et volontaire attend.

Mon rêve, enfermons-nous dans ces choses lointaines,
Comme en des tragiques tombeaux,
Pleins de métaux et de flambeaux
Et de faisceaux dressés en des salles hautaines.

LÉGENDES

Les horizons cuivrés des suprêmes automnes
Meurent là-bas, au loin, dans un carnage d'or.
Où sont-ils les héros des ballades teutonnes
Qui cornaient, par les bois, les marches de la Mort ?

Ils passaient par les monts, les rivières, les havres,
Les burgs — et brusquement ils s'écroulaient, vermeils,
Saignant leurs jours, saignant leurs cœurs, puis leurs cadavres
Passaient dans la légende, ainsi que des soleils.

Ils jugeaient bien et peu la vie : une aventure ;
Avec un mors d'orgueil, ils lui bridaient les dents ;
Ils la mataient sous eux comme une âpre monture
Et la tenaient broyée en leurs genoux ardents.

Ils chevauchaient fougueux et roux — combien d'années?
Crevant leur bête et s'imposant au Sort;
Mon cœur, oh, les héros des ballades fanées,
Qui cornaient, par les bois, les marches de la Mort!

LES PREUX

En un très vieux manoir, avec des javelots
Et des pennons sur ses murailles,
Une rage de bataille
Rouge éclatait en tableaux.

On y voyait grandir les féroces ramures
De la mêlée, où des paladins merveilleux,
Avec la rage au fond des yeux,
Tombaient, allongés morts en leurs châsses d'armures.

Hélas! tous ces cerveaux qui rêvèrent de gloire,
Fendus! et tous ces poings, coupés! traceurs d'éclairs,
Avec le tournoiement de leurs glaives dans l'air
Et l'aigle de leur casque éployé dans l'Histoire.

Hélas! et la débâcle à travers leurs maisons,
Le deuil de la débâcle en des nuits de tueries,
Et les funèbres sonneries
Cassant la destinée en or de leurs blasons.

Pourtant, qu'ils soient tombés, en corps-à-corps ardents,
Membrés de force et les dix doigts onglés de haine
Et la bouche folle et hautaine
Et le sang frais marbrant leurs dents,

Et contre la forêt fourmillante de lances
Qui s'avançait, qu'ils aient, le désespoir au clair,
Lourdes masses d'ombre et de fer,
Terribles bras d'acier, cogné leurs violences,

Qu'importe alors! — ils ont senti la joie unique
D'exprimer l'être humain en sa totalité
De hargne et de brutalité,
Jusqu'au tressaut dernier de la mort tétanique!

SOIR DE CAVEAU

Des torchères dont la clarté ne bouge
Brûlent depuis des jours, toujours,
Autour de ce caveau, voûté
D'ébène immense et pailleté d'or rouge.

Les supplices d'acier et les meurtres d'airain
S'y souviennent : Néron, Procuste et Louis onze,
— Regards de proie, ongles de bronze,
Clous et tenailles dans la main —

Un luxe vieux de métaux noirs habille
Le solennel granit d'un fût assyrien,
Erigé là, pour ne soutenir rien
Que les siècles et leur douleur indélébile.

Soudain, sur ce pilier — ainsi qu'un ostensoir
Lamentable, là-bas, qui s'éclaire lui-même —
Masque de cire en un nuage blême,
Surgit mon front de souffrance et de soir :

Mon front, hélas ! celui si pâle de ma mort
En ces caveaux immobiles d'or rouge,
Où plus jamais — sinon mes yeux — flamme ne bouge
Pour regarder ce faste en fer de ma mort.

ARTEVELDE

La mort grande, du fond des sonnantes armoires
De l'orgue, érige, en chant de gloire, immensément,
Vers les voûtes, le nom du vieux Ruwaert flamand
Dont chaque anniversaire exalte les mémoires.

Parmi les foulons morts, parmi les incendies,
Les carnages, les révoltes, les désespoirs,
Le peuple a ramassé sa légende, les soirs,
A la veillée, et la célèbre en recordies.

Les rois, il les prostrait devant son attitude,
Impérieux, ayant derrière lui, là-bas,
Et le peuple des cœurs et le peuple des bras
Tendus! Il était fort comme une multitude.

Et son âme voyait son âme et ses pensées.
Survivre et s'allumer par au delà son temps,
Torche première ! et vers les avenirs flottants
Tordre tragiquement ses flammes convulsées.

Il se sentait miraculeux. Toute sa tête
S'imposait à l'obstacle. Il le cassa sous lui,
Jusqu'au jour où la mort enlinceula de nuit
Son front silencieux de force et de tempête.

Un soir, il disparut tué comme un roi rouge.
En pleine ville ardente et révoltée, un soir.

LA NUIT

Depuis que dans la plaine immense il s'est fait soir,
Avec de lourds marteaux et des blocs taciturnes,
L'ombre bâtit ses murs et ses donjons nocturnes
Comme un Escurial revêtu d'argent noir.

Le ciel prodigieux domine, embrasé d'astres,
— Voûte d'ébène et d'or où fourmillent des yeux —
Et s'érigent, d'un jet, vers ce plafond de feux,
Les hêtres et les pins, pareils à des pilastres.

Comme de blancs linceuls éclairés de flambeaux
Les lacs brillent, frappés de lumières stellaires,
Et les hameaux et leurs enclos quadrangulaires
Apparaissent ainsi que d'énormes tombeaux

Et, telle, avec ses coins et ses salles funèbres,
Tout entière bâtie en mystère, en terreur,
La nuit paraît le noir palais d'un empereur
Accoudé quelque part, au loin, dans les ténèbres.

APREMENT

I

Dans leur cadre d'ébène et d'or
Les personnages d'Anton Mor
Persécutent de leur silence.

Masques terreux, visages durs,
Serrés dans leurs secrets obscurs,
Et leur austérité méchante.

Haute allure, maintien cruel,
Orgueil rigide et textuel :
Barons, docteurs et capitaines.

Leurs doigts sont maigres et fluets :
Ils fignoleraient des jouets
Et détraqueraient des empires.

Ils cachent sous leurs fronts chétifs
Les fiers vouloirs rébarbatifs
Et les vices des tyrannies

Et le caprice renaissant
De voir du sang rosir le sang
Séché trop vite aux coins des ongles !

II

Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
Une idole est debout — le mystère la masque :
Un diamant se mêle à la nuit de son casque ;

Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
Elle impose, là-bas, son dardement de pierre,
Sans que depuis mille ans ait bougé sa paupière ;

Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
Les deux seins froids, pareils à deux lunes funèbres,
Semblent deux baisers d'or gelés dans les ténèbres,

Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
Les hauts bras étendus dont les mains sont coupées,
Tendaient pour les vaincus l'orgueil droit des épées ;

Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
Le ventre, enguirlandé d'une toison virile,
Reluit lividement, magnifique et stérile,

Sur le bloc de granit ancien mordu de fer...

(1888)

LES HORLOGES

La nuit, dans le silence en noir de nos demeures,
Béquilles et bâtons, qui se cognent, là-bas ;
Montant et dévalant les escaliers des heures,
Les horloges, avec leurs pas ;

Emaux naïfs derrière un verre, emblèmes
Et fleurs d'antan, chiffres maigres et vieux ;
Lunes des corridors vides et blêmes
Les horloges, avec leurs yeux ;

Sons morts, notes de plomb, marteaux et limes,
Boutique en bois de mots sournois
Et le babil des secondes minimes,
Les horloges, avec leurs voix ;

Gaînes de chêne et bornes d'ombre,
Cercueils scellés dans le mur froid,
Vieux os du temps que grignote le nombre,
Les horloges et leur effroi ;

Les horloges
Volontaires et vigilantes,
Pareilles aux vieilles servantes
Tapant de leurs sabots ou glissant sur leurs bas,
Les horloges que j'interroge
Serrent ma peur en leur compas.

PARABOLE

Parmi l'étang d'or sombre
Et les nénuphars blancs,
Un vol passant de hérons lents
Laisse tomber des ombres.

Elles s'ouvrent et se ferment sur l'eau
Toutes grandes, comme des mantes ;
Et le passage des oiseaux, là-haut,
S'indéfinise, ailes ramantes.

Un pêcheur grave et théorique
Tend vers elles son filet clair,
Ne voyant pas qu'elles battent dans l'air
Les larges ailes chimériques,

Ni que ce qu'il guette, le jour, la nuit,
Pour le serrer en des mailles d'ennui,
En bas, dans les vases, au fond d'un trou,
Passe dans la lumière, insaisissable et fou.

(1894)

LA BARQUE

Il gèle — et des arbres pâles de givre clair
Montent là-bas, en les lointains baignés de lune;
Au ciel purifié, aucun nuage; aucune
Tache sur l'infini silencieux de l'air.

Le fleuve où la lueur des astres se réfracte
Semble dallé d'acier et maçonné d'argent;
Seule, une barque est là, qui veille et qui attend,
Les deux avirons pris dans la glace compacte.

Quel ange ou quel héros les empoignant soudain
Dispersera ce vaste hiver à coup de rames
Et conduira la barque en un pays de flammes
Vers les océans d'or des paradis lointains?

Ou bien doit-elle attendre à tout jamais son maître,
Prisonnière du froid et du grand minuit blanc,
Tandis que des oiseaux, libres et flagellant
Les vents, volent, là-haut, vers les printemps à naître ?

LES PAROLES MORNES

UN SOIR

Sous les vitres du hall nitreux que le froid fore
Et vrille et dont la brume enveloppe le fer,
Un soir de gel rugueux et lourd, s'ouvre l'hiver,
Dans le foyer, plus scintillant que le phosphore.

Et le charbon rongé revêt sa mousse d'or
Et le posthume été dans l'or se réitère ;
Il empourpre un flacon, il enguirlande un verre
Et multiplie en feuilles d'or sa force encor.

Malgré ce feu soudain qui le détruit, sa joie
Est de faire des fleurs parmi les lustres, vivre!
Et d'allumer sa mort comme une fête. Au loin,

Là-bas, le vent du Nord souffle et rage en son coin
Et répand sur les toits et la neige et le givre.
O cette mort que l'on torture et qui flamboie!

(1888)

SAIS-JE OU?

C'est quelque part en des pays du Nord — que sais-je?
C'est quelque part, en Norwège, là-bas
Où les blancs ongles de la neige
Griffent des rocs, de haut en bas.

Oh! ce grand gel — reflété brusquement
En des marais d'argent dormant;
Et ce givre qui grince et pince
Les lancettes d'un taillis mince.

Et ce minuit ainsi qu'un grand bloc blanc,
Sur les marais d'argent dormant,
Et ce minuit qui pince et grince
Et, comme une grande main, rince
Les cristaux froids du firmament.

Dites, l'entendez-vous la grand'messe du froid ?
L'entendez-vous sonner, sonner là-bas,
En ces lointains de neige et de frimas
Où les arbres vont en cortège....

C'est quelque part en un très vieux pays du Nord, — que sais-je?
Mais c'est aussi dans un vieux cœur du Nord — en moi.

COMME TOUS LES SOIRS

Le vieux crapaud de la nuit glauque
Sous la lune de fiel et d'or,
C'est lui, là-bas dans les roseaux,
La morne bouche à fleur des eaux,
Qui rauque.

Là-bas, dans les roseaux,
Ces yeux immensément ouverts
Sur les minuits de l'univers,
C'est lui, dans les roseaux,
Le vieux crapaud de mes sanglots.

Quand les astres à l'horizon,
Semblent des taches de poison
— Ecoute, il se râpe du fer par l'étendue —
C'est lui, cette même voix entendue
Toujours, là-bas, dans les roseaux,

Monotones, à fleur des eaux,
Monotones, comme des gonds,
Monotones, s'en vont les sons
Monotones, par les automnes.

Les nuits ne sont pas assez longues
Pour que tarissent, avant le jour profond,
Les mornes sons
Et leurs diphtongues
Lentes et longues.

Ni les hivers assez mordants
Avec leur triple rang de dents :
Gel, givre et neige,
Pour que ne montent plus en long cortège
Les lamentables lamentos
Du vieux crapaud de mes sanglots.

L'HEURE MAUVAISE

Depuis ces temps troublés d'adieux et de retours
Mes jours toujours plus lourds s'en vont roulant leur cours.

J'avais foi dans ma tête ; elle était ma hantise,
Et mon entêtement — haine et fureur — vermeil,
Où s'allumait l'intérieur soleil,
Fonçait jadis contre le roc de la bêtise.

De vivre ainsi hautainement, j'avais
Muette joie à me sentir et seul et triste,
Et je ne croyais plus qu'à ma force d'artiste
Et qu'à l'œuvre que je rêvais :

Celle qui se levait tranquille et douce et bonne
Et s'en allait par de simples chemins,
Vers les foyers humains,
Où l'on pardonne.

Ah! comme il fut dolent ce soir d'opacité,
Quand mon âme minée infiniment de doutes,
S'écroula toute
Et lézarda, craquement noir, ma volonté.

A tout jamais mortes, mes fermetés brandies!
Mes poings? flasques; mes yeux? fanés; mes orgueils? serfs;
Mon sang coulait, péniblement, jusqu'à mes nerfs
Et comme des suçoirs gluaient mes maladies.

Et maintenant que je m'en vais vers le hasard...
Dites, le vœu qu'en un lointain de sépulture,
Comme un marbre brûlé de gloire et de torture,
Rouge éternellement se crispera mon art!

LES RIDEAUX

Sur mes rideaux couleur des cieux,
Les chimères des broderies
Tordent un firmament silencieux;
Les chimères des railleries.

Elles flagellent de leurs queues
La paix plane des laines bleues
Et le sommeil des laines tombantes et lentes
Sur les dalles,
Mais aussi sur mon cœur.

En ces plaines de laines,
Dites; me bâtirai-je un asile aux douleurs?

Les douces, les bonnes laines comme des mains,
Réchaufferaient les cœurs
Que désolent les pleurs humains;
Brusques, n'étaient les railleries
Des chimères des broderies
Et leurs langues déchirant l'air
Et leurs ongles et l'or au clair
De leurs ailes diamantaires.

Sur mes lentes tapisseries
Les chimères de haine et de méchanceté
Font des buissons de pierreries.

Elles dardent l'hostilité des yeux,
Qui m'ont troué de leurs regards,
Aux jours d'erreurs et de hasards;
Elles ont des ongles aigus et blancs
Et leurs caprices sont volants
Comme des feux à travers cieux;

Bêtes de fils et de paillettes,
Faites de stras et de miettes
Et de morceaux de nacre et d'or,
Dites, comme j'ai peur de leur essor

Et crainte et peur de leurs yeux,
Couleur d'éclair parmi la mer!

A quoi servent les tissus et les laines
Pour les douleurs et pour les peines?
Les douces laines pour les peines ?

Je sais de vieux et longs rideaux,
Avec des fleurs et des oiseaux,
Avec des fleurs et des jardins
Et des oiseaux incarnadins;
De beaux rideaux tissés de soie,
Qui caressent les fronts profonds
Avec de la douceur et de la joie.

Les miens, ils sont armés de leurs chimères,
Ils sont, mes grands rideaux, couleur des cieux,
Un firmament silencieux
De signes fous et de haines ramaires.
A quoi servent leurs traînes et leurs laines?

Mon âme est une proie
Avec du sang et des grands trous
Pour ces bêtes d'or et de soie;

Mon âme, elle est béante et pantelante,
Elle n'est que loques et déchirures
Où ces bêtes, à terribles armures,
Ailes de feu, rostres ouverts,
Mordent leur faim par au travers.

A quoi servent les tissus et les laines
Pour y rouler encor mes peines?

Mon âme est désormais : celle qui s'aime,
A cause de sa souffrance même,
Qui s'aime en ces lambeaux
Qu'on arrache d'elle en drapeaux
De douleur rouge.

Les chimères de soie et d'or qui bouge,
Qu'elles griffent les laines
De mes rideaux à lentes traînes,
Il est trop tard pour que ces laines
Me soient douces comme une haleine.

NOVEMBRE

Feuilles couleur de lie et de douleur,
Par mes plaines et mes plaines comme il en tombe;
Feuilles couleur de mes douleurs et de mes pleurs,
Comme il en tombe sur mon cœur!

Avec des loques de nuages,
Sur son pauvre œil d'aveugle
S'est enfoncé, dans l'ouragan qui meugle,
Le vieux soleil aveugle.

— Il fait novembre en mon âme —

Quelques osiers en des mares de limon gris
Et des cormorans d'encre en du brouillard,
Et puis leur cri qui s'entête, leur morne cri
Monotone, vers l'infini.

•

— Il fait novembre en mon âme —

O ces feuilles qui tombent
Et tombent;
Et cette pluie à l'infini
Et puis ce cri, ce cri
Toujours le même, dans mon âme!

LA-BAS

Calme voluptueux, que le frêle encensoir
Des fleurs répand en ce soir solitaire !
Claire heure alanguissante et fondante des soirs,
Le soir sur des lits d'or s'endort avec la terre,
Sous des rideaux de pourpre, et longuement se tait !

Calme voluptueux, avec de grands nuages,
Et des îles de nacre et des plages d'argent
Et des perles et des coraux et le bougeant
Eclat des étoiles, à travers les feuillages;
Et dans le ciel, là-haut, de grands fleuves de lait!

Et s'en aller vers les lointains et se défaire
De soi et des autres, un jour,
En un voyage ardent et doux comme l'amour
Et légendaire ainsi qu'un départ de galère !

SILENCIEUSEMENT

En un plein jour, larmé de lampes,
Qui brûlent en l'honneur
De tout l'inexprimé du cœur,
Le silence, par un chemin de rampes,
Descend vers ma rancœur.
Il circule très lentement
Par ma chambre d'esseulement.
Je vis malade et triste auprès de lui
Et lui me frôle avec sa robe ;
Parfois, ses mains couleur de l'aube
Ferment les yeux de mon ennui.
Et nous nous écoutons ne rien nous dire.

Et je rêve de vie absurde et l'heure expire.

Dans la croisée ouverte à l'air, les araignées
Tissent leur tamis gris, depuis combien d'années ?

Oh ! les pauvres et lents et pénibles désirs
Qui traversent encore et peuplent nos loisirs ;
Hélas ! aimer l'écho, parce qu'il n'est personne ;
Et lentement traîner son pas qui sonne,
Par les chemins en volutes de l'inutile.
Vouloir être soudain le rai mince et ductile
Qui se repose encor dans les villes du soir,
Lorsque déjà le gaz mord le trottoir.
S'asseoir sur les genoux de marbre
D'une vieille statue, au pied d'un arbre,
Et ne faire qu'un avec ce bloc de granit.
Ne point saisir au vol ce qui se définit ;
Passer et ne pas trop s'arrêter au passage ;
Ne jamais repasser surtout ; ne savoir l'âge
Ni du moment, ni de l'année — et puis finir
Par ne jamais vouloir de rien se souvenir !

UN SOIR

Avec les doigts de ma torture
Gratteurs de mauvaise écriture,
Maniaque inspecteur de maux,
J'écris encor des mots, des mots...

Quant à mon âme, elle est partie.

Tenacement et pour extraire
L'arrière-faix de ma colère,
Aigu d'orgueil, crispé d'effort,
Je racle en vain mon cerveau mort.

Quant à mon âme, elle est partie.

Je voudrais me cracher moi-même,
La lèvre en sang, la face blême.
L'ivrogne de son propre moi
S'éructerait en un renvoi.

Quant à mon âme, elle est partie.

Le glas du soir suprême — écoute!
S'entend, là-bas, sur la grand'route ;
Clos tes volets; c'est bien fini
Le mors-aux-dents vers l'infini.

QUELQUES-UNS

Plus loin que les soleils, une ville d'ébène
Se dresse et mire énormément en leur cerveau,
Son deuil et sa grandeur de morte ou de caveau.
La terre? elle a passé. Le ciel? se voit à peine.
Et de l'ombre toujours, immensément toujours.
Un horizon brumeux y traîne des suaires
Sur des monts soulevés en tertres mortuaires
Qui n'ont plus souvenir de ce qui fut les jours.
Et des passants muets marchent dans les soirs blêmes,
Hommes pleins de douleurs, vieux de tristesse, seuls.

Ils ont plié leurs jours ainsi que des linceuls;
Ils sont les revenus de tout, même d'eux-mêmes;
Les vices leur font peur, mais aussi les vertus ;

Leurs cœurs désormais clos et leurs ardeurs matées,
Ils travaillent à vivre indulgemment athées.
Leurs yeux qui nous parlaient encore, ils les ont tus ;
Et maintenant plus rien en eux jamais ne bouge ;
Ni les désirs, ni les regrets, ni les effrois ;
Ils n'ont plus même, hélas ! le grand rêve des Croix
Ni le dernier espoir tendu vers la mort rouge.

TABLE

LES FLAMANDES

LES VIEUX MAITRES..... 7
LA VACHÈRE..... 11
ART FLAMAND..... 13
LES PLAINES..... 18
KATO..... 26
LA FERME..... 30
L'ENCLOS..... 31
DIMANCHE MATIN..... 32
LES GRANGES..... 33
LES VERGERS..... 34
L'ABREUVOIR..... 35
LE LAIT..... 36
LES GUEUX..... 37
LES PORCS..... 38
CUISSON DU PAIN..... 39
LA GRANDE CHAMBRE..... 40
LA CUISINE..... 41
LES GRENIERS..... 42
LES ESPALIERS..... 43

EN HIVER..... 44
TRUANDAILLES..... 45
LA VACHE..... 48
LES PAYSANS..... 51
MARINES..... 62
AMOURS ROUGES..... 66
LES FUNÉRAILLES..... 70
AUX FLAMANDES D'AUTREFOIS..... 74

LES MOINES

LES MOINES..... 79
VISION..... 81
SOIR RELIGIEUX..... 84
LES CRUCIFÈRES..... 86
SOIR RELIGIEUX..... 88
MOINE ÉPIQUE..... 90
MOINE DOUX..... 94
L'HÉRÉSIARQUE..... 96
LES CLOITRES..... 100
CROQUIS DE CLOITRE..... 104
MOINE SIMPLE..... 105
AUX MOINES..... 108
CROQUIS DE CLOITRE..... 111
SOIR RELIGIEUX..... 112
RENTRÉE DES MOINES..... 114
CROQUIS DE CLOITRE..... 119
MOINE SAUVAGE..... 120

SOIR RELIGIEUX 122
MOINE FÉODAL 123
UNE ESTAMPE 125
CROQUIS DE CLOITRE 128
MÉDITATION 129
LES CONVERSIONS 132
SOIR RELIGIEUX 138
LES MATINES 140
LES VÊPRES 142
MÉDITATION 144
AGONIE DU MOINE 146
MORT CHRÉTIENNE 148
LE CIMETIÈRE 150
AUX MOINES 153
SOIR RELIGIEUX 156

LES BORDS DE LA ROUTE

DÉCORS TRISTES

EN DÉCEMBRE 161
LES BRUMES 162
SUR LA CÔTE 163
VAGUEMENT 164
NOEL 166
LES CIERGES 167

KATO

HOMMAGE 171
CANTIQUES 175

AU CARREFOUR DE LA MORT..... 177

FRESQUES

LES VIEUX ROIS..... 185
SOUS LES PRÉTORIENS..... 187
LÉGENDES..... 189
LES PREUX..... 191
SOIR DE CAVEAU..... 193
ARTEVELDE..... 195
LA NUIT..... 197
APREMENT..... 199
LES HORLOGES..... 202
PARABOLE..... 204
LA BARQUE..... 206

LES PAROLES MORNES

UN SOIR..... 211
SAIS-JE OU ?..... 212
COMME TOUS LES SOIRS..... 214
L'HEURE MAUVAISE..... 216
LES RIDEAUX..... 218
NOVEMBRE..... 222
LA-BAS..... 224
SILENCIEUSEMENT..... 225
UN SOIR..... 227
QUELQUES-UNS..... 229

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Poésie

Léon Bocquet
Cygnes noirs..... 3.50

Paul Castiaux
Joie Vagabonde..... 3.50

Jean Cocteau
Prince Frivole..... 3.50

Marie Dauguet
l'Amour..... 3.50

Émile Despax
Maison des Glycines..... 3.50

Jean Dominique
lle modifiée..... 2 »

Edouard Ducoté
Prairie en fleurs..... 3 50

Max Elskamp
Louange de la Vie..... 3.50

André Fontainas.
puscules..... 3.50
Nef désemparée..... 3.50

Paul Fort
mour marin..... 3.50
ades Françaises..... 3.50
comb, ou l'homme tout
u tombe du Paradis..... 3.50
Hymnes de feu, précé-
és de Lucienne..... 3.50
lles antiques..... 3.50
ıtagne..... 3.50
is Sentimental ou le
oman de nos vingt ans. 3.50
Roman de Louis XI..... 3.50

Paul Gérardy
eaux..... 3 50

Henri Ghéon
Solitude de l'Été..... 3.50

Charles Guérin
Cœur solitaire..... 3.50
omme intérieur..... 3.50
Semeur de Cendres..... 3.50

A.-Ferdinand Herold
hasard des chemins..... 2 »
ges tendres et merveil-
euses..... 3.50

Robert d'Humières
Désir aux Destinées..... 3.50

Henrik Ibsen
sies..... 3.50

Francis Jammes
l'Angelus de l'Aube, à
Angelus du Soir..... 3.50
rières dans le Ciel..... 3.50
Deuil des Primevères.. 3.50
Triomphe de la Vie..... 3 50

Gustave Kahn
Livre d'Images..... 3.50
miers Poèmes..... 3.50

John Keats
mes et Poésies..... 3.50

Klingsor
éhérazade..... 3.50
Valet de cœur..... 3.50

Marc Lafargue
ge d'Or..... 3.50

Jules Laforgue

Léo Larguier
Jacques..... 3.50

Louis Le Cardonnel
Poèmes..... 3.50

Sébastien Charles Leconte
L'Esprit qui passe..... 3.50
Le Sang de Méduse..... 3.50
La Tentation de l'Homme.. 3.50

Charles Van Lerberghe
La Chanson d'Eve..... 3.50
Entrevisions..... 3.50

Grégoire Le Roy
La Chanson du Pauvre..... 3.50

Paul Mariéton
Les Epigrammes..... 3.50

Stuart Merrill
Poèmes, 1887-1897..... 3.50
Les Quatre Saisons..... 3.50
Une Voix dans la foule..... 3.50

Victor-Emile Michelet
L'Espoir merveilleux..... 3.50

Albert Mockel
Clartés..... 3 »

Jean Moréas
Poèmes et Sylves..... 3.50
Premières Poésies..... 3.50
Les Stances..... 3.50

Alfred Mortier
Le Temple sans Idoles..... 3.50

Gabriel Mourey
Le Miroir..... 3.50

Marie et Jacques Nervat
Les Rêves unis..... 3.50

Louis Payen
Les Voiles blanches..... 3.50

Edgar Poe
Poésies complètes..... 3.50

François Porché
A chaque jour..... 3.50
Au loin, peut-être..... 3.50

Maurice Pottecher
Le Chemin du Repos..... 3 »

Pierre Quillard
La Lyre héroïque et dolente. 3.50

Ernest Raynaud
Apothéose de Jean Moréas 1 »
La Couronne des Jours..... 3.50

Hugues Rebell
Chants de la Pluie et du
Soleil..... 3.50

Henri de Régnier
La Cité des Eaux..... 3.50
Les Jeux rustiques et divins. 3.50
Les Médailles d'Argile..... 3.50
Poèmes, 1887-1892..... 3.50
Premiers Poèmes..... 3.50
La Sandale ailée..... 3.50

Lionel des Rieux
[illegible] 3.50

Arthur Rimbaud
Œuvres de Jean-Arthur
Rimbaud..... 3.5

P.-N. Roinard
La Mort du Rêve..... 3.5

Jules Romains
Un Être en marche..... 3.5

Ronsard
Le Livret de Folastries..... 3.5

Sainte-Beuve
Le Livre d'Amour..... 3.5

Albert Samain
Le Chariot d'Or..... 3.5
Aux Flancs du Vase, suivi
de Polyphème et de Poè-
mes inachevés..... 3.5
Au Jardin de l'Infante..... 3.5

Cécile Sauvage
Tandis que la terre tourne. 3.5

Fernand Séverin
Poèmes..... 3.5

Emmanuel Signoret
Poésies complètes..... 3.5

Paul Souchon
La Beauté de Paris..... 3.5

Henry Spiess
Chansons captives..... 3.5

André Spire
Versets..... 3.5

Laurent Tailhade
Poèmes aristophanesques.. 3.5
Poèmes élégiaques..... 3.5

Archag Tchobanian
Poèmes..... 3.5

Touny-Lerys
La Pâque des Roses..... 3.5

R.-H. de Vandelbourg
La Chaîne des Heures..... 3.5

Emile Verhaeren
Les Forces tumultueuses... 3.5
Les Heures claires..... 3.5
La Multiple Splendeur..... 3.5
Poèmes..... 3.5
Poèmes, nouvelle série..... 3.5
Poèmes, IIIe série..... 3.5
Les Rythmes souverains... 3.5
Les Villes Tentaculaires, précédées des Campagnes Hallucinées..... 3.5
Les Visages de la Vie..... 3.5

Francis Vielé-Griffin
Clarté de Vie..... 3.5
La Légende ailée de Wieland
le Forgeron..... 3.5
Phocas le Jardinier..... 3.5
Plus loin..... 3.5
Poèmes et Poésies..... 3.5

Gabriel Volland
Le Parc enchanté..... 3.5

Walt Whitman
Feuilles d'Herbe, 2 vol..... 3.5

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

lortense Allart de Méritens
ettres inédites à Sainte-Beuve (in-8)..... 3.50

Pierre D'Alheim
oussorgski..... 3.50
ur les pointes (mœurs russes)..... 3.50

Aurel
ean Dolent..... 1

Henri Bachelin
ules Renard et son Œuvre 0.75

J Barbey d'Aurevilly
'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
ettres à Léon Bloy..... 3.50
ettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Iargaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
ettres, 1841 1866..... 3.50
Œuvres posthumes (in-18). 7.50
Œuvres posthumes (in-18). 3.50

Léon Bazalgette
Valt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

André Beaunier
a Poésie nouvelle..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
a Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
a Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens..... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens. IIe série... 3.50

Léon Bloy
a Chevalière de la Mort... 2 »
elle qui pleure..... 3.50
es Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
xégèse des Lieux Communs 3.50
e Fils de Louis XVI..... 3.50
'Invendable..... 3.50
e Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Georges Buisseret
'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Gaston Capon
es Vestris..... 3.50

Thomas Carlyle
ettres de Thomas Carlyle à Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Fernand Caussy
Laclos..... 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages..... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Jules Delassus
Les ncubes et les Succubes 1 »

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Dostoievski
Correspondance et Voyage à l'étranger..... 7.50

Pierre Dufay
Victor-Hugo à vingt ans... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien..... 3.50

Georges Duviquet
Héliogabale..... 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre..... 0.75

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant..... 3.50

Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Pro-

André Gide
Oscar Wilde..... 1
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.

A. Gilbert de Voisins
Sentiments..... 3.

Comte de Gobineau
Pages choisies..... 3

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre..... 0
Muses d'Aujourd'hui..... 3

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*..... 3
La Culture des Idées..... 3
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse..... 0
Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)..... 3
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)..... 3
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)..... 3
Esthétique de la langue française.....
Le Livre des Masques, *Portraits symbolistes*.....
Le IIe Livre des Masques..
Nouveaux Dialogue des Amateurs (Epilogues, Ve série).....
Le Problème du Style.....
Promenades littéraires (I)..
Promenades littéraires (II)..
Promenades Littéraires (III)

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration.....

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin.....

Frédéric Harrison
John Ruskin.....

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine.....

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.....

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne.....

Francis Jammes
Ma Fille Bernadette.....

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*.....
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*.....

Rudyard Kipling

Paul Lafond
'Aube Romantique..... 3.50

Laclos
ettres inédites..... 3.50

Jules Laforgue
élanges posthumes. Portrait de l'auteur par Théo van Rysselberghe..... 3.50

Wanda Laudowska
usique ancienne..... 3.50

Pierre Lasserre
Romantisme français (in-8) 7.50
Romantisme français (in-18)..... 3.50

Marius-Ary Leblond
Scène de l'Isle..... 3.50

Le Cardonnel et Ch. Vellay
Littérature contemporaine (1905)..... 3.50

Edmond Lepelletier
aul Verlaine, sa Vie, son Œuvre..... 3.50
mile Zola, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Loyson-Bridet
œurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*..... 3.50

Émile Magne
Esthétique des Villes.... 3.50
adame de Chatillon..... 3.50
adame de la Suze..... 3.50
adame de Villedieu..... 3.50
Plaisant Abbé de Boisrobert..... 3.50
arron et son milieu..... 3.50

Henri Malo
s Corsaires..... 3.50

René Martineau
istan Corbière..... 3 »

Ferdinand de Martino
nthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis
Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier
itour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair
tes Laforgue..... 2.50

Édouard Maynial
anova et son temps.... 3.50
Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant..... 3.50

Henri Mazel
qu'il a fait de dans sa vie. 3.50

Jean Mélia
s Idées de Stendhal..... 3.50
Vie amoureuse de Stendhal..... 3.50

George Meredith
sai sur la Comédie..... 2 »

Adrien Mithouard
Tourment de l'Unité.... 3.50

Albert Mockel
Héros: Stéphane Mallarmé..... 1 »
mile Verhaeren..... 2 »
ssai de Littérature..... 3 »

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs.... 3.50
Variations sur la Vie et les Livres..... 3.50

Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice
Eugène Carrière..... 3.50

Jacques Morland
Enquête sur l'Influence allemande..... 3.50

Alfred de Musset
Correspondance..... 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset..... 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton..... 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Gérard de Nerval
Les plus belles pages de Gérard de Nerval..... 3.50

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes.... 3.50
Réfutation esthétique de Taine..... 1 »

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne..... 3.50

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature..... 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis..... 3.50
Portraits tendres et pathétiques..... 3.50

Camille Piton
Paris sous Louis XV..... 3.50
Paris sous Louis XV (II)... 3.50
Paris sous Louis XV (III).. 3.50

Henri de Régnier
Figures et Caractères..... 3.50
Sujets et Paysages..... 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne..... 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz..... 3.50

Arthur Rimbaud
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

William Ritter
Etudes d'Art étranger..... 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol..... 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam..... 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens..... 3.50
Sésame et les Lys..... 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis..... 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant..... 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond..... 3.

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon..... 3.

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier..... 3.

Marcel Schwob
Spicilège..... 3

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol..... 7
Le Cénacle de la Muse Française..... 3.
Delphine Gay..... 3.
Hortense Allart de Méritens (1802-1843)..... 3.
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe..... 3.
Lamartine (1816-1830)..... 3.
Madame d'Arbouville..... 3.
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2 vol..... 3.

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain..... 3.

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 3.

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal..... 3.

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 3.

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e série)..... 3.

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 3.

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 3.

Tei-San
Notes sur l'Art japonais: La Peinture et la Gravure... 3.
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 3.

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique..... 3.
Le Théâtre Libre..... 3.

Théophile
Les plus belles pages de Théophile..... 3.

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol..... 10.

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite..... 3.

Jules Troubat
ainte-Beuve et Chamfleury 3.50
Salle à manger de Sainte-Beuve 3.50

Octave Uzanne
arisiennes de ce temps 3.50

A. Van Gennep
Question d'Homère 0.75

E. Viglé-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis 3.50

Jean Viollis
Charles Guérin 2 »

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading 3.

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre 3.

Collection de Romans

Claire Albane
Amour tout simple 3.50

Anonyme
ettres d'amour d'une Anglaise 3.50

Aurel
s Jeux de la Flamme 3.50

Marcel Batilliat
Beauté 3.50
air mystique 3.50
Joie 3.50
Vendée-aux-Genêts 3.50
ersailles-aux-Fantômes 3.50

Maurice Beaubourg
ieu, ou pas Dieu 3.50
rue Amoureuse 3.50

Aloysius Bertrand
aspard de la Nuit 3.50

Alla Berzeff
amara 3.50

Léon Bloy
Femme pauvre 3.50

R.-Gaston Charles
Danseuse nue et la Dame à la Licorne 3.50

Judith Cladel
onfessions d'une Amante 3.50

Mrs W.-K. Clifford
ettres d'amour d'une Femme du monde 3.50

Joseph Conrad
Nègre du « Narcisse » 3.50

J.-A. Coulangheon
Béguin de Gô 3.50
Inversion sentimentale 3.50
s Jeux de la Préfecture 3.50

Gaston Danville
Amour Magicien 3.50
ontes d'Au-delà 6 »
Parfum de volupté 3.50
s Reflets du Miroir 3.50

Jacques Daurelle
Troisième Héloïse 3.50

Albert Delacour
Evangile de Jacques Clément 3.50
Pape rouge 3.50
Roy 3.50

Louis Delattre
Loi de Péché 3.5

Grazia Deledda
s Tentations 3.50

Charles Demange
Livre de Désir 2 »

Eugène Demolder
Arche de M. Cheunus 2 »
Jardinier de la Pompadour 3.50
s Patins de la Reine de Hollande 3.50

Charles Derennes
L'Amour fessé 3.50
Le Peuple du Pôle 3.50

Dostoïevski
Carnet d'un Inconnu 3.50
Le Double 3.50

Édouard Ducoté
Aventures 3.50

Édouard Dujardin
L'Initiation au Péché et à l'Amour 3.50
Les Lauriers sont coupés 3.50

Louis Dumur
Le Centenaire de Jean-Jacques 3.50
Un Coco de génie 3.50
Pauline ou la liberté de l'amour 3.50
Les trois demoiselles du père Maire 3.50

Georges Eekhoud
L'Autre Vue 3.50
Le Cycle patibulaire 3.50
Escal-Vigor 3.50
La Faneuse d'amour 3.50
Mes Communions 3.50

Albert Erlande
Jolie Personne 3.50
Le Paradis des Vierges sages 3.50

Laurent Evrard
Le Danger 3.50
Une Leçon de Vie 3.50

Gabriel Faure
La Dernière Journée de Sapphô 3.50

André Fontainas
L'Indécis 3.50
L'Ornement de la Solitude 2 »

André Gide
L'Immoraliste 3.50
Les Nourritures Terrestres 3.50
La Porte étroite 3.50
Le Prométhée mal enchaîné 2 »
Le Voyage d'Urien, suivi de Pâludes 3.50

A. Gilbert de Voisins
La Petite Angoisse 3.50

Ginko et Biloba
Le Voluptueux Voyage ou les Pèlerines de Vénise 3.50

Maxime Gorki
L'Angoisse 3.50
L'Annonciateur de la Tempête 3.50
Les Déchus 3.50
Les Vagabonds 3.50
Varenka Olessova 3.50

Jean de Gourmont

Remy de Gourmont
Les Chevaux de Diomède 3.
Un Cœur virginal 3.
Couleurs 3
Une Nuit au Luxembourg 3.
D'un Pays lointain 3.
Le Pèlerin du Silence 3.
Sixtine 3
Le Songe d'une femme 3

Thomas Hardy
Barbara 3

Frank Harris
Montès le Matador 3

Laïcadio Hearn
Feuilles éparses 3
Kwaidan 3

A.-Ferdinand Herold
L'Abbaye de Sainte-Aphrodise 2
Les Contes du Vampire 3

Maurice Hewlett
Amours charmantes et cruelles 3

Charles-Henry Hirsch
La Possession 3
La Vierge aux tulipes 3

Edmond Jaloux
L'Agonie de l'Amour 3
L'Ecole des Mariages 3
Le Jeune Homme au Masque 3
Les Sangsues 3

Francis Jammes
Almaïde d'Etremont 2
Pensée des Jardins 2
Pomme d'Anis 2
Le Roman du Lièvre 3

Alfred Jarry
Les Jours et les Nuits 3

Lucien Jean
Parmi les Hommes 3

Albert Juhellé
La Crise virile 3

Gustave Kahn
Le Conte de l'Or et du Silence 3

Rudyard Kipling
Les Bâtisseurs de Ponts 3
Le Chat Maltais 3
L'Histoire des Gadsby 3
L'Homme qui voulut être roi 3
Kim 3
Le Livre de la Jungle 3
Le Second Livre de la Jungle 3
La plus belle Histoire du monde 3
Le Retour d'Imray 3
Stalky et Cie 3
Sur le Mur de la Ville 3

Hubert Krains

Marie Krysinska

Force du Désir..... 3 50

Laclos

Liaisons dangereuses (édition collationnée sur manuscrit)..... 3.50

Lacoin de Villemorin et Dr Khalil-Khan

Jardin des Délices..... 3.50

Jules Laforgue

Moralités légendaires, suites des *Deux Pigeons*. 3.50

Enrique Larreta

Gloire de don Ramire .. 3.50

Pierre Lasserre

Mari de Sauvelade..... 2 »

Paul Léautaud

Petit Ami..... 3.50

Georges Le Cardonnel

Soutiens de l'Ordre..... 3.50

Camille Lemonnier

Petite Femme de la Mer 3.50

Jean Lorrain

Contes pour lire à la chandelle..... 2

Henri Malo

Messieurs du Cabinet.. 3 50
Dauphins du jour..... 3.50
Surprises du Bachelier
Petruccio..... 3.50

Raymond Marival

Mir d'Ambre..... 3.50
Coof, *Mœurs kabyles*... 3.50

Max-Anély

Immémoriaux..... 3.50

Charles Merki

Sagot d'Été..... 3.50

Albert Mockel

Contes pour les Enfants d'hier 3.50

Jean Moréas

Contes de la Vieille France. 3.50

Eugène Morel

Boërs..... 2 »

Alain Morsang et Jean Meslière

Mouette..... 3.50

Marie et Jacques Nerval

Jeanna Landrot..... 3.50

Novalis

Henri d'Ofterdingen..... 3.50

Walter Pater

Portraits Imaginaires..... 3.50

Péladan

Licorne..... 3.50
Vestie et Vanité..... 3.50
Nimbe noir..... 3.50
Pégrine et Pérégrin..... 3.50

Louis Pergaud

Goupil à Margot..... 3.50

Pierre de Querlon

Boule de Vermeil..... 3.50
[illegible] 3.50

La Liaison fâcheuse..... 3.50
La Maison de la Petite Livia 3.50

Pierre de Querlon et Charles Verrier

Les Amours de Leucippe et de Clitophon..... 3.50

Pierre Quillard

Les Mimes d'Hérondas..... 2 »

Thomas de Quincey

De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts 3.50

Rachilde

Contes et Nouvelles..... 3.50
Le Dessous..... 3.50
L'Heure sexuelle..... 3.50
Les Hors nature..... 3.50
L'Imitation de la Mort..... 3.50
La Jongleuse..... 3.50
Le Meneur de Louves..... 3.50
La Sanglante Ironie..... 3.50
La Tour d'Amour..... 3.50

Hugues Rebell

Le Diable est à table..... 3.50

Henri de Régnier

Les Amants Singuliers..... 3.50
Le Bon Plaisir..... 3.50
La Canne de Jaspe..... 3.50
Couleur du Temps..... 3.50
La Double Maîtresse..... 3.50
La Flambée..... 3.50
Le Mariage de Minuit..... 3.50
Le Passé vivant..... 3.50
La Peur de l'Amour..... 3.50
Les Rencontres de M. de Bréot..... 3.50
Les Vacances d'un Jeune Homme sage..... 3.50

Jules Renard

Le Vigneron dans sa Vigne. 3.50

Maurice Renard

Le Docteur Lerne, sous-dieu 3 50
Le Voyage Immobile..... 3.50

William Ritter

Fillette slovaque..... 3.50
Leurs Lys et leurs Roses .. 3.50
La Passante des Quatre Saisons..... 3.50

Jean Rodes

Adolescents..... 3.50

Lucien Rolmer

Madame Fornoul et ses Héritiers..... 2 »

Gabrielle Rosenthal

L'Éveil..... 2 »

J.-H. Rosny

Les Xipéhuz..... 2 »

Eugène Rouart

La Villa sans Maître..... 3.50

Saint-Pol-Roux

De la Colombe au Corbeau par le Paon..... 3.50
Les Féeries intérieures..... 3.50
La Rose et les Épines du Chemin..... 3.50

Albert Samain

Robert Scheffer

Les Frissonnantes..... 3.50
Les Loisirs de Berthe Livoire 3.50
Le Péché mutuel..... 3.50

Marcel Schwob

La Lampe de Psyché..... 3.50

Emile Sicard

Les Marchands..... 3.50

R.-L. Stevenson

La Flèche noire..... 3.50

Ivan Strannik

L'Appel de l'Eau..... 3.50

Auguste Strindberg

Axel Borg..... 3.50
Inferno..... 3.50

Jean de Tinan

Aimienne ou le Détournement de mineure..... 3.50
L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse..... 3.50
Penses-tu réussir?..... 3.50

P.-J. Toulet

Mon amie Nane..... 3.50
Les Tendres Ménages..... 3.50

Mark Twain

Le Capitaine Tempête..... 3.50
Contes choisis..... 3.50
Exploits de Tom Sawyer detective et autres nouvelles..... 3.50
Le Legs de 30000 dollars. 3.50
Un Pari de Milliardaires... 3.50
Les Peterkins..... 3.50
Plus fort que Sherlock Holmès..... 3.50
Le Prétendant américain... 3.50

Eugène Vernon

Gisèle Chevreuse..... 3.50

Villiers de l'Isle-Adam

Derniers Contes..... 3.50

Jean Viollis

Petit Cœur..... 3.50

H.-G. Wells

L'Amour et M. Lewisham.. 3.50
Au Temps de la Comète.... 3.50
La Burlesque Equipée du Cycliste..... 3.50
Douze Histoires et un Rêve. 3.50
La Guerre dans les airs... 3.50
La Guerre des Mondes..... 3.50
Une Histoire des Temps à venir..... 3.50
L'Ile du Docteur Moreau.. 3.50
La Machine à explorer le Temps..... 3.50
La Merveilleuse Visite..... 3.50
Miss Waters..... 3.50
Les Pirates de la Mer..... 3.50
Place aux Géants..... 3.50
Les Premiers Hommes dans la Lune..... 3.50
Quand le dormeur s'éveillera 3.50

Willy

Claudine en ménage..... 3.50

Colette Willy

La Retraite sentimentale... 3.50
[illegible]

Philosophie — Science — Sociologie

Edmond Barthèlemy
omas Carlyle..... 3.50

Georges Bohn
Alfred Giard et son Œuvre..... 0.75

H.-B. Brewster
L'Ame païenne..... 3.50

Thomas Carlyle
Essais choisis de Critique et de Morale..... 3.50
Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale.... 3.50
Pamphlets du Dernier Jour. 3.50
Sartor Resartus..... 3.50

Frédéric Charpin
La Question religieuse..... 3.50

Christian Cornélissen
Le Salaire, ses formes, ses lois..... 0.75

Gaston Danville
Magnétisme et Spiritisme... 0.75

J.-A. Dulaure
Des Divinités génératrices (*Le Culte du Phallus*). 3.50

Jules de Gaultier
Le Bovarysme..... 3.50
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs..... 3.50
La Fiction universelle..... 3.50
De Kant à Nietzsche..... 3.50
Nietzsche et la Réforme philosophique..... 3.50
Les Raisons de l'Idéalisme. 3.50

Remy de Gourmont
Physique de l'amour. *Essai sur l'instinct sexuel*.... 3.50
Promenades Philosophiques. 3.50
Promenades Philosophiques 2e série..... 3.50
Promenades philosophiques, 3e série..... 3.50

Havelock Ellis
La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-érotisme 5 »
L'Inversion sexuelle..... 5 »

Helvétius
Les plus belles pages d'Helvétius..... 3.50

P.-G. La Chesnais
La Révolution russe et ses résultats..... 0.75

Pierre Lasserre
Les Idées de Nietzsche sur la Musique..... 3.50
La Morale de Nietzsche.... 3.50

Dr Gustave Le Bon
La Naissance et l'Evanouissement de la Matière.... 0.75

Percival Lowel
Mars et ses Canaux..... 5 »

Maurice Maeterlinck
Le Trésor des Humbles.... 3.50

Georges Matisse
L'Intelligence et le Cerveau. 0.75

D. Mérejkowsky
Le Tsar et la Révolution... 3.50

Stanislas Meunier
Les Harmonies de l'Evolution terrestre..... 0.75

Multatuli
Pages choisies..... 3.50

Frédéric Nietzsche
Ainsi parlait Zarathoustra.. 3.50
Aurore..... 3.50
Considérations inactuelles.. 3.50
Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist..... 3.50
Ecce Homo..... 3.50
Le Gai savoir..... 3.50
La Généalogie de la Morale. 3.50
Humain, trop Humain (1re partie)..... 3.50
L'Origine de la Tragédie... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Par delà le bien et le mal.. 3.50
La Volonté de Puissance, 2 volumes..... 7 »
Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain*, 2e partie)..... 3.50

Péladan
Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce..... 0.75

Edmond Picard
Gustave Le Bon et son Œuvre..... 3.50

Etienne Rabaud
Le Génie et les théories de M. Lombroso..... 3.50

Marcel Réja
L'Art chez les fous..... 3.50

Jules Sageret
Paradis laïques..... 3.50

Carl Siger
Essai sur la Colonisation... 3.50

Léon Tolstoï
Dernières Paroles..... 3.50

L.-L. Trouessart
Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire..... 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère..... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes..... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes. 2e série..... 3.50

H.-G. Wells
Anticipations..... 3.50
La Découverte de l'Avenir. 3.50
Une Utopie moderne..... 3.50

Théâtre

Aurel
Pour en finir avec l'Amant. 3.50

Henry Bataille
Le sang, précédé de la Lépreuse..... 3.50

Paul Claudel
L'Arbre..... 3.50

Marcel Collière
Les Syracusaines..... 1 »

Édouard Dujardin
Antonia..... 3.50

André Gide
Saül. Le Roi Candaule..... 3.50

Maxime Gorki
Dans les Bas-Fonds..... 3.50
Les Petits Bourgeois..... 3.50

Remy de Gourmont
Lilith, suivi de Théodat.... 3.50

Fernand Gregh
Prélude féerique..... 1 »

Gerhart Hauptmann
La Cloche engloutie..... 3.50

A.-Ferdinand Herold
Andromaque..... 1 »
L'Anneau de Çakuntalâ.... 3.50
Les Hérétiques..... 1 »
Maisonseule..... 1 »
Sâvitri..... 1 »
Les Sept contre Thèbes..... 1 »
Une jeune femme bien gardée 1 »

Virgile Josz et Louis Du
Rembrandt..... 3.50

Jean Lorrain et A.-Ferdinand Her
Prométhée..... 3.50

Charles Van Lerberg
Les Flaireurs..... 1 »
Pan..... 1 »

Emerich Madach
La Tragédie de l'Homme.... 3.50

F.-T. Marinetti
Roi Bombance..... 3.50

Jean Moréas
génie, tragédie en 5 acs..... 3.50

Alfred Mortier
Logique du Doute..... 1 »
ius vaincu..... »

Lucien Nepoty
Premier Glaive..... 1 »

Péladan
ipe et le Sphinx..... 1 »
iramis..... 1 »

René Peter
La Tragédie de la Mort.... 3.50

Georges Polti
Les Cuirs de Bœuf..... 3.50

Rachilde
Théâtre..... 3.50

Paul Ranson
L'Abbé Prout, *Guignol pour les vieux enfants*. Préface de Georges Ancey. Illustrations de Paul Ranson..... 3.50

Henri de Régnier
Les Scrupules de Sganarelle 3.50

Saint-Pol-Roux
La Dame à la faulx..... 3.50

Albert Samain
Polyhpème, 2 actes..... 1 »

Paul Souchon
Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes..... 1 »
Phyllis, tragédie en 5 actes 2 »

Émile Verhaeren
Deux Drames..... 3.50
Philippe II..... 3.50

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ. — PARIS

Vingt-deuxième année

Paraît le 1e et le 16 de chaque mois

Le *Mercure de France* occupe dans la presse du monde entier une plac nique : il est établi sur un plan très différent de ce qu'on a coutume d'ap eler une revue, et cependant plus que tout autre périodique il est la chose ue signifie ce mot. Alors que les autres publications ne sont, à proprement ire, que des recueils peu variés et d'une utilité contestable, puisque tou e qu'elles impriment paraît le lendemain en volumes, il garde une inap réciable valeur documentaire, car les deux tiers au moins des matière u'on y voit ne seront jamais réimprimées. Et comme il est attentif à tou e qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous le omaines, et qu'aucun événement de quelque importance ne lui échappe présente un caractère encyclopédique du plus haut intérêt. Il fait en tre une large place aux œuvres d'imagination. D'ailleurs, pour juger d on abondance et de sa diversité, il suffit de parcourir quelques-uns de se ommaires et la liste des chroniques de sa « Revue de la Quinzaine » (Voy a couverture du présent volume).

La liberté d'esprit du *Mercure de France*, qui ne demande à ses rédac eurs que du savoir et du talent, est trop connue pour que nous y insistions

Il n'est peut-être pas négligeable de signaler qu'il est celui des gra périodiques français qui coûte le moins cher.

Nous envoyons gratuitement à toute personne qui nous en fait la dem un spécimen du *Mercure de France*.

TABLES DV MERCVRE DE FRANCE

—

L'abondance et l'universalité des documents recueillis et des sujets tra dans le *Mercure de France* font de nos Tables un instrument de rech ches incomparable, et dont l'utilité s'exerce au delà de leur but dire outre les investigations rapides qu'elles permettent dans les textes de la revue, elles conduisent immédiatement à un grand nombre d'indi ions de dates, de lieux, de noms de personnes, de titres d'ouvrages, de f et d'événements de toutes sortes, au moyen desquelles, si la revue est d tel cas insuffisante ou incomplète, il devient facile de s'orienter et de renseigner dans les écrits contemporains, en France ou à l'étranger.

Ces tables se divisent en trois parties : *Table par noms d'auteurs Articles publiés dans la Revue, Table systématique des Matiè Table des principaux Noms cités.* On a placé en tête de ces trois tal une *Table de concordance entre les années, les tomes, les mois, numéros et la pagination.*

315
1878 X 8

PRIX DES TABLES

Tables des tomes I à XX (1890-1896), 1 vol. in-8 de VIII-88 pages... 3
Tables des tomes XXI à LII (1897-1904), 1 vol. in-8 de VIII-168 pages. 7

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

13 11 74

131275

MAR 1 0 1998

13 MARS 1998

06 JUIL. 2000

21 AVR 2000

CE

a39003 003985909b

CE PQ 2459
.V8A172 1913
COO VERHAEREN, E POEMES.
ACC# 1227883